

DROITS NATIONAUX ET POLITIQUES
DES ROUMAINS
DANS
LA DOBRÖGEA

— CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES —

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie
Roumaine, député



JASSY

—
IMPRIMERIE DE L'ÉTAT

1917

DROITS NATIONAUX ET POLITIQUES
DES ROUMAINS
DANS
LA DOBRÖGGEA

— CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES —

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, membre de l'Académie
Roumaine, député



JASSY

—
IMPRIMERIE DE L'ÉTAT

1917

CHAPITRE I

Époque classique

Il n'y a pas peut-être dans l'ancien monde classique de région ayant réuni d'une manière plus unitaire et plus harmonieuse les qualités d'initiative hellénique avec la solidité organisatrice de l'ordre romain que la Dobrogea, cette ancienne Scythie Mineure. Et il n'y en a pas une autre où tout le labeur des sociétés modernes ait été moins capable de faire oublier ce caractère gréco-romain qui, s'il n'est pas rappelé par des ruines à fleur de terre, par des monuments ayant été conservés dans la plénitude de leurs belles lignes, est imprégné jusque dans l'aspect de cette terre, qui paraît lui-même être une création des représentants de l'antiquité civilisée.

Elle fit partie d'abord du domaine de colonisation des Hellènes, et à savoir de celui qui fut créé par le premier mouvement de cette vie active de l'Ionie qui se sentait le besoin de rayonner à travers le globe entier.

Kallatis et Tomis représentent, dans leur origine et dans leur développement, dans leur rivalité féconde, l'antagonisme créateur des Ioniens et des Doriens. La prise de possession du littoral était partie de Byzance et elle avançait par Odessos et Dionysopolis vers Olbia, sur la lisière de ce monde barbare où les blés de l'intérieur, les fourrures du Nord attendaient la mise en valeur par le voyageur marchand. Istria, à la proximité des bouches du Danube, dont elle paraissait venir sonder les secrets, est comme l'image de cette curiosité inlassable pour laquelle la science et le commerce se mélangeaient d'une manière intime dans une seule et même impulsion de l'âme. Et on voit descendre cette exploration rémunératrice par Troesmis-Iglița à Axiopolis - Cernavoda *, pour atteindre, enfin, au Durostorum des Romains (Silistrie), dont le nom rappelle encore les origines celtiques, un autre territoire de colonisation, où l'énergie hellénique s'arrêtait devant la permanence opiniâtre des indigènes thraces et devant les poussées des barbares des Alpes, en attendant l'œuvre de la conquête romaine, créatrice de villes sur des places d'importance

* Ajoutez Halmyris près du lac Razelm et Aegyssus Tulcea.

militaire où il n'y avait pas les traces d'un passé.

Les travaux des archéologues roumains, un Tocilescu, un Soutzo, un Pârvan *, nous permettent de connaître d'une manière souvent très claire cette vie d'un caractère culturel tout à fait supérieur, dont la continuation ne peut guère être cherchée dans les errements des hordes touraniennes et dans les établissements passagers des chefs de bande, toujours à l'affût d'une nouvelle proie. Si les anciens éléments grecs qui avaient colonisé la côte se sont dispersés dans les grandes tempêtes destructrices qui éprouvèrent ces régions, laissant tout au plus cette population de langue turque, mais de religion chrétienne, que sont les Gagaouzes, soumis tout récemment à une nouvelle dénationalisation de la part de l'État bulgare contemporain **, il en fut autrement avec les descendants nombreux de ceux qui avaient représenté la civilisation politique des Romains. Ces soldats paysans ne se sentaient pas, comme les Grecs, le besoin de quitter un pays dont le commerce, tout à fait déchu, ne pouvait plus enrichir ses intermédiaires.

* Dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXIV XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII.

** Cf. notre „Bulletin de l'Institut pour l'étude de, l'Europe Sud-orientale“, II, p. 240 et suiv.

Comme sur d'autres emplacements, ils persistèrent dans l'abandon et dans la pauvreté.

Et les constatations précises de M. Pârvan, au cours de ces travaux laborieux qu'est venue interrompre une guerre dévastatrice, ont bien montré que cette domination romaine ne se bornait pas à établir des fonctionnaires dans les riches villes grecques, qui, autonomes, avaient gardé tout de leur grand passé prospère: l'ordre municipal, les coutumes populaires, l'art, d'un caractère si facile à reconnaître, la langue des décrets et des inscriptions, ou à y envoyer des exilés comme Ovide, dégoûté et harassé par cette vie provinciale, à demi barbare, qui l'entourait de tous côtés, ou enfin à placer des postes militaires destinés à garder les belles grandes routes qu'on y avait tracées. Mais elle faisait aussi cette double fonction ethnique: d'établir d'abord des colons venus de différentes régions romaines ou romanisées, des vétérans, des aventuriers, des chercheurs de fortune, tels qu'on en trouvait toujours dans la suite des armées, puis d'y faire venir, par la possibilité d'un gain supérieur et aussi par la garantie d'une protection plus proche et plus efficace,—car il ne faut pas oublier que la Valachie orientale et la Moldavie étaient pour l'Empire des territoires d'influence, et non des terri-

toires de domination, — *des Daces, plus ou moins romanisés, de la rive gauche du fleuve.* Ces colons ne faisaient, du reste, que reprendre le chemin qu'ils avaient suivi, lors de leur glorieuse indépendance conquérante, sous les drapeaux de ce roi Burebista qui les mena jusqu'aux bords même de la Mer, à Dionysopolis.

Il y eut donc dans ces *vici et pagi*, ces centres ruraux, ayant une existence continuelle, que les fouilles nous permettent de poursuivre, trois espèces de Romains, dont les deux dernières devaient rester attachées au sol qu'elles travaillaient : fonctionnaires en mission ou militaires de passage d'abord ; puis, en seconde ligne, colonistes de l'État ou de l'aventure et, troisièmement, ces laboureurs qui n'avaient fait que quitter une rive du grand fleuve pour l'autre. C'était le seul apport fondamental de population romaine ou romanisée, car la partie orientale de la Mésie, plutôt grecque et beaucoup plus favorisée même par le climat, n'offrait pas de surplus pour l'expansion vers le Nord froid, maussade et barbare. Cette Scythie Mineure des géographes, qui se rappelaient, en la nommant ainsi, ces anciens rois scythes, du III-e siècle, résidant du côté de Kallatis, dont M. Soutzo a étudié les monnaies et qui exercèrent une

domination passagère, tout extérieure, sur les cités helléniques (Kanités, Tanousa, Charaspès, Acrosas, Sarias *), avait un caractère différent selon la qualité ethnique des nations mêlées à son développement: elle était pour la race grecque un anneau de sa ceinture de colonies sur le périple du Pont Euxin, pour l'Empire une continuation de la Mésie vers le Nord, mais, pour la population rurale, elle était seulement l'autre rive du Danube thrace, colonisé et romanisé déjà.

D'un côté donc et de l'autre du fleuve se maintient, à travers les âges difficiles, cette même population indigène, et par cela même immuable, dont les représentants, transformés par la civilisation romaine, qui a mélangé leur sang même, et d'une manière essentielle, mais rebelle à toute autre influence qui ne se serait arrêtée à la seule surface politique, sont les Roumains d'aujourd'hui. Antérieure dans sa forme barbare aux Scythes eux-mêmes, dont les fondations royales sont de simples tentatives sans solidité vers le Sud, nourricière par son labeur des Grecs établis sur les côtes pour faire circuler le produit de leurs mains robustes, elle leur survécut, renforcée par tout ce que Rome avait pu lui donner, à la gloire

* Voy. le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, III, p. 263 et suiv.

et au déclin de l'Empire lui-même. Et les invasions qui détruisirent les villes ne firent que demander au passage leur dîme et leur rançon à ces villages, éternels parce qu'ils pouvaient toujours se refaire.

CHAPITRE II

La Dobrogea au moyenâge jusqu'à l'époque de Dobrotitsch

On a trouvé dans les ruines des centres jadis florissants de la Dobrogea des traces de l'invasion slave qui les détruisit, après une longue résistance, dont l'état des murs, les changements qui y furent apportés pour les rendre plus propres à la défense font encore preuve *. Mais jusqu'à la fin du VII-e siècle, lorsque parut un nouvel ennemi, dont l'œuvre de dévastation fut plus complète, les anciennes cités helléniques, devenues de simples châteaux protecteurs, résistèrent aux assauts, grâce surtout à ces mesures de reconstruction qu'avait prises Justinien. Et, puisqu'il est question de ces travaux, il faut tenir compte de ce fait qu'ils s'étendirent

* Procopius, *De aedificiis*, p. 293.

en première ligne sur les deux rives du Danube et que, par conséquent, la Dobrogea était comprise encore une fois dans cette unité géographique, ethnographique et politique dont elle fait naturellement partie.

Ces forteresses elles-mêmes ne pouvaient vivre,—comme celles qui les remplacèrent plus tard, sur d'autres emplacements, à l'époque des Turcs,—que si toute une bande de territoire environnant avait servi à leur ravitaillement. Il faut donc admettre que des habitants d'occupations rustiques se trouvaient tout autour. D'où pouvaient venir ces paysans agriculteurs ? Auraient-ce été des Slaves ? Mais c'est contre ces Slaves même, destructeurs et envahisseurs, que l'Empire élevait sa nouvelle ceinture défensive, et au VII-e siècle encore les troupes de l'empereur Maurice passaient le Danube pour les combattre dans les plaines, les marais et les forêts impénétrables de la Valachie voisine. Si les défenseurs de la frontière n'avaient pas trouvé une population stable, depuis longtemps fixée au sol de cette province, ils en auraient agi comme les mêmes Turcs plus tard, qui ne se bornèrent pas à assigner un rayon de villages chrétiens à chacune de leurs forteresses, mais prirent aussi le soin, là où ces chrétiens manquaient, d'amener des colonies de

sujets fidèles pour leur confier la garde des chemins stratégiques qui, à leur époque aussi, traversaient la Dobrogea. D'autant plus que c'était un système en usage chez ces Byzantins qui établirent à Philippopolis, au milieu des Grecs et des Bulgares orthodoxes, des Arméniens hérétiques, contraints à abandonner leurs anciens foyers asiatiques, et qui firent, en échange, des transplantations en masse de Slaves d'abord, de Valaques ensuite dans cette Anatolie que les guerres avaient presque dépeuplée.

On ne trouve cependant aucune infiltration étrangère dans cette contrée, et il faut bien admettre donc que les anciens habitants se maintenaient, forts de leur droit et soutenus par une tradition plusieurs fois séculaire.

A côté de cette population consacrée au travail de la terre, il y en avait cependant une autre *. Une partie au moins des Daces se composait de pâtres, alors que leurs congénères les Gètes se consacraient au labeur des champs, et — disons-le entre parenthèses — ce fut peut-être la cause même pour laquelle on traça cette distinction entre les deux parties de la race thrace sur le Da-

* M. G. Murgoci nous rappelle à ce sujet les études sagaces de M. de Martonne.

nube et dans les Carpathes. Dès l'antiquité la plus reculée, ces bergers, ancêtres lointains des Mocans d'aujourd'hui et frères de ceux qui donnèrent, par un autre mélange, les peuplades „vlaques“ du Pinde et du Balcan, partaient, à des dates immuables, des hauts plateaux carpathiques pour chercher dans la plaine, couverte de marais, du Danube les pâturages nécessaires à leurs moutons. Ils descendent, aussi loin que les documents historiques nous permettent de les suivre, dans cette Dobrogea aussi, jusqu'aux bords mêmes de la Mer, où ils errent pendant les mois d'hiver; certains d'entre eux avancent même plus loin sur le rivage jusqu'à la Chersonèse ancienne.

Mais par leurs migrations ils ne font que constater un autre aspect de cette unité entre les deux rives du Danube qui est dans cette province plus prononcée que du côté de la Bulgarie. L'administration impériale les traitait sans doute de la même manière que leurs congénères balcaniques, demandant seulement la dime des troupeaux et quelques présents pour les fonctionnaires et distribuant, en échange, des privilèges pour l'ensemble des pâtres et des honneurs pour leurs chefs. Il n'y avait aucune raison pour que cet ordonnement favorable aux deux parties eût jamais une fin, car

les considérations modernes, économiques, politiques et nationales, qui se dirigent aujourd'hui contre la transhumance n'existaient pas.

Il ne faut pas oublier non plus les pêcheurs. Ceux qui exercent ce métier dans le Delta sont, à ce moment, des Russes vieux-croyants, des „lipovans“. On peut cependant dater leur installation, qui est tout à fait récente, provoquée par les mesures prises dans leur ancienne patrie contre les *rascolnics*. Leurs prédécesseurs les plus anciens ont dû être les pêcheurs grecs, mais ils disparurent avec la prospérité même des cités dont ils étaient les habitants. Ce furent indubitablement des agriculteurs de l'intérieur qui prirent leur place, ce qui était d'autant plus possible qu'ils étaient danubiens par excellence, cumulant les deux occupations, et qu'une population de pêcheurs, d'origine thrace, puis thraco-roumaine, se retrouve à chaque époque sur les rives du grand fleuve ; le centre de pêcheurs de Tur-tucaia, composé presque exclusivement de Roumains, jusqu'à la fondation d'une principauté de Bulgarie, en offrait un document avant les derniers événements et les massacres et les exodes qu'ils ont provoqués.

Ainsi donc dans les villages qui conti-

nuaient les anciens *vici*, dans les établissements passagers des pâtres de la montagne, dans les chaumières de pêcheurs du littoral il y avait également une population qui ne pouvait être que roumaine, dans la nouvelle physionomie ethnique qu'elle venait de prendre au cours de son développement. Elle était complètement séparée du monde, tout à fait distincte des barbares de la steppe qui, tout en menaçant l'Empire, s'entre-déchiraient, Bulgares et, plus tard, Pétschénègues en attendant, les Magyars, — survivance des anciens Huns et Avars, — par la large étendue de marais insondables du Delta. Or, à un moment donné, l'intervention byzantine, — des combats entre les hordes et les Impériaux —, fit passer, après une défaite byzantine, les Bulgares sur ce territoire romain de la Dobrogea.

Nous avons décrit, dans un ouvrage précédent, cette immigration pillarde, de la manière suivante :

Asparouch vient piller dans la Scythie Mineure. Les Impériaux tentent une contre-attaque, faisant passer leur infanterie „par la région qui se trouve entre l'Ongl“ (la Bessarabie méridionale, l'ancien Boudschac) „et le Danube“, donc par la future Dobrogea, alors que la flotte fait voile pour les embouchures du Danube. On passe le fleuve,

et l'ennemi se cache dans ses marais. La retraite de l'Empereur, tombé malade, produit une panique dans l'arrière-garde. A la suite de ces Byzantins, les Bulgares viennent sur la rive droite et s'avancent jusqu'à Varna. Au lieu de revenir dans leur camp du Boudschac, ils s'y arrêtent. L'Empire, incapable de les chasser, reconnaît leur établissement. Il accepte les insupportables voisins d'autrefois comme des „fédérés“, fixés en terre roumaine et, selon la coutume invariable, il leur donne aussi des sommes d'entretien annuel, qui passent pour représenter leur solde *.

La situation des Bulgares n'était pas semblable à celle des anciens barbares colonisés dans cette province: les Carpes, vaincus par Aurélien, les Scyrrs et les Sadagares, ainsi qu'une partie des Alains qui, sous leur chef Chandax, furent établis par Valens, après le grand passage des Goths, vers 375. Dans ces derniers cas, il ne s'agit que de fragments ethniques, peu nombreux, qui entraient dans l'Empire à un moment où on ne pouvait pas même penser à lui imposer une nouvelle forme barbare, alors que les

*) *Notes d'un historien sur les événements des Balcons* dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, XXXV, p. 119; traduction française dans le „Bulletin“ français, I p. 3.

guerriers d'Asparouch furent, dès le début, des concurrents à la domination de la ville impériale, et rien que cela *.

Plus tard l'empereur Justinien le Rhinotète prometta au „seigneur“ de ces Bulgares sa fille, qui ne devint cependant jamais la fiancée de ce païen. Une guerre s'ensuivit, au cours de laquelle il y eut une bataille d'Anchiale, perdue par les Impériaux. Pendant quelque temps ces hôtes incommodes sont employés dans les querelles intérieures dont le but est la possession de Byzance. Lorsque le subside qui leur est dû retarde, ils n'hésitent pas à le réclamer sous les murs même de cette Constantinople qui ne sera cependant jamais leur proie.

La dynastie bulgare vint à s'éteindre, et on put croire alors que des chefs de religion chrétienne et de langue romaine remplaceraient la lignée des Khagans fidèles à l'ancienne tradition. Croum, le plus brillant représentant de la réaction, étant arrivé au pouvoir, combattit de nouveau devant la Capitale de l'Empire, après avoir tué, au milieu de la défaite des „Romains“ d'Orient, leur basileus lui-même (813). Son second successeur, Boris, regarde aussi du côté de l'Ouest, où les Francs

* Voy. aussi G. Popa Lisseanu, *Drâstorul (Siliștra)*, Bucarest, 1913, pp. 51-66.

de Charlemagne viennent de détruire cette *Avaria* que les Bulgares ont si longtemps redoutée, mais son importance historique résida surtout dans l'adoption, toute politique, du christianisme, dans la forme grecque.

Ceci signifiait cependant réclamer l'Empire lui-même pour cette dynastie turque, servie par une armée de même race et s'appuyant sur une population slave. Siméon, un néophyte de la culture byzantine — comme Théodoric le Goth l'avait été quatre cents ans auparavant — se présenta devant la cité sacrée pour y être acclamé César. Comme il ne réussit pas à y pénétrer, le sens même de cette création politique disparut. Son fils, son petit-fils durent se ranger modestement dans la clientèle des Empereurs qu'ils n'avaient pu remplacer. On finit par les écarter grâce au concours des Varègues russes de Kiev, qui rêvèrent un moment de refaire à leur profit cette espèce d'État de concurrence. Quant ils furent chassés de Silistrie, Byzance, la Rome Nouvelle, était rentrée dans ses droits, et cela jusqu'aux bouches du Danube, constamment gardées, du reste, pendant ces trois siècles de guerres, par la flotte impériale, qui était restée maîtresse des communications dans la Mer Noire et le long du fleuve même.

On voit bien quel fut donc, en ce qui concerne la région qui nous intéresse, le ca-

ractère de l'invasion. Les Bulgares, pénétrant dans le monde de civilisation supérieure des Byzantins, traversent comme un couloir cette bande étroite de territoire entre le Danube inférieur et la Mer Noire qui ne leur offrait que des cités en décadence, des châteaux-forts qui ne purent pas résister à leurs attaques, — *bien que rien ne vienne prouver que la domination impériale sur le littoral ait disparu de par ce fait même* —, des villages qui n'offraient rien à leur convoitise éveillée par les récits de quelques congénères qui avaient échoué dans les armées de l'empereur. Il n'y eut pas, comme chez les Francs, créateurs d'un nouvel ordre politique et plus tard, national — mais après quels retards et à la suite de quelles perturbations! —, une prise de possession dans les villes, qui, sous le rapport industriel et commercial, n'existaient, du reste, presque pas, ni une distribution de terres, la *partitio agrorum*, amenant une collaboration agricole, dans les villages. Ce fut seulement, comme pour les mêmes Francs, pendant la première phase de leur établissement, l'existence, sur cette terre de conquête, d'un camp toujours prêt à se déplacer pour chercher un butin dans des régions plus heureuses. Et cela ne suffit pas précisément pour affirmer des droits sur un territoire: pour en revenir à l'exemple des

Francs, à l'égard desquels les documents abondent, ils avaient traversé bien des provinces avant d'arriver à celle où ils se fixèrent et, au moment du passage, ils avaient été les maîtres de ces territoires; mais cela suffit-il pour que leurs descendants et même, comme pour les Bulgares, des descendants par le nom seul, eussent la qualité de les revendiquer pour leurs nouvelles fondations politiques ?

On parle d'un État, à l'époque où l'idée de l'État, d'un État séparé, national, manquait à ces hordes, serviles imitatrices de Byzance, dans l'unité de laquelle ils hâtaient de se confondre au lendemain d'une grande gorgée de proie enivrante. Pas un de ces Bulgares, à l'aspect hun, païens et sauvages, n'ayant de l'Empire qu'une vague idée que leurs ancêtres avaient rapportée du voisinage de la Chine impériale, ne rêvait même d'un ordre politique digne de ce nom; ils étaient les hommes de leur Khagan, la propriété humaine de ce maître d'esclaves guerriers, et rien de plus. On mentionne leurs Capitales succesives, à Plisca et à Preslav, et on a trouvé des restes de palais et quelques stèles commémoratives à la mode touranienne dans les fouilles récentes faites par l'École archéologique russe de Constantinople sur l'emplacement de la première. Mais tout cela

porte, d'un côté, le caractère provisoire d'une invasion qui entend ne s'arrêter que beaucoup plus loin et atteindre un but de beaucoup supérieur, ce Tzarigrade de Constantinople qui fut toujours la Capitale idéale de ces guerriers vagabonds, et, de l'autre, un caractère étranger tout à fait évident : rien qui ne soit grec, qui ne porte la marque byzantine. Et, en ce qui concerne les frontières, elles étaient vagues dans ce monde changeant au hasard des accidents d'une guerre, qui, malgré les traités, était presque continuelle ; en tout cas, elles ne comprennent que le territoire auquel l'étranger ne pourra pas toucher, et non celui qu'on administre, alors que les moyens même de l'administration manquaient, et encore moins celui qu'on a colonisé et par conséquent gagné définitivement pour le patrimoine de la nation. Les quelques milliers de barbares de cette nation étaient à peine suffisants pour leurs raids pillards et leurs chefs n'auraient guère pensé à les disperser à travers la campagne pour y accomplir ce labeur des champs que la race a laissé toujours aux esclaves, aux prisonniers de guerre et aux populations tributaires.

Même sous le rapport militaire on chercherait en vain la trace de la présence bulgare dans la région qui devait être plus

tard la Dobrogea. Dans toutes les fouilles qu'on a entreprises, on n'a trouvé rien de barbare recouvrant les débris des anciennes civilisations qui jonchent le pays. Pas une seule de ces stèles qui commémorent les exploits des capitaines au nom touranien du Khagan, des „tarkhans“ et des boïars de son entourage *. Dans les ruines même du „palais“ de la résidence on n'a trouvé aucune inscription se rapportant à ce pays ; Silistrie seule figure sur une de ces stèles **, mais cela signifie si peu sous le rapport d'une domination réelle, qu'on rencontre sur une autre la mention d'un combat livré sur les bords de la Theiss ***.

Les villes du littoral n'ont rien qui les rattache à l'histoire bulgare ; l'évêché de Tomis, jadis si florissant ****, avec des chefs dont le nom est inscrit sur les pages de la littérature latine dans les premiers siècles du moyen âge, cesse d'avoir une importance, et la nouvelle hiérarchie créée par l'acte de conversion de Boris-Michel n'atteint par aucune relation consignée dans l'histoire cette

* On a trouvé à Baltschic seule celle de Bagatour fils de Bagain ; Popa Lisseanu, *Cetăți și orașe greco-romane*, Bucarest, 1914, p. 51.

** *Izvestia* de l'École russe, X, pp. 173, 175, 295.

*** *Ibid.*, X, p. 19.

**** Voy. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrogea*, Bucarest 1906.

ancienne Scythie Mineure, dont les moines indisciplinés et bavards, passionnés pour les discussions théologiques et enclins aux hérésies, avaient porté encore au VI^e siècle, sous l'empereur Justin, leurs querelles de dogme, non seulement devant le basileus de Constantinople, mais devant le Pape lui-même, miroir de l'orthodoxie.

Dans ces Gaules qui reçurent le nom des Francs il y a, tout de même, sous l'ancien décor gallo-romain, une nouvelle force qui fait des ruines pour créer ensuite, fût-ce seulement dans les formes bâtarde qu'arrive à découvrir sa naïveté vivace. Ici, comme, d'ailleurs, sur tout le territoire conquis par les barbares, rien de nouveau ne surgira; pas un vestige de cette spontanéité ethnique qui refait un pays à son image. Mais au moins, sur les bords du Danube aussi bien qu'à Serdica, devenue la ville de Sainte Sophie, par sa cathédrale, *Sofia*, à Odessos, qui sera désormais Varna, il y a la continuation de l'ancienne vie grecque, débarrassée du vernis romain pour être recouverte de plus en plus d'une nouvelle couche slave, — car le „Bulgare“, aussitôt qu'il est un peu question de civilisation, ce n'est pas le Turc envahisseur, mais bien le Slave soumis, le colonisateur barbare d'une date plus ancienne, que la foi chrétienne a de-

puis longtemps réconcilié à l'ancien maître légitime. Dans cette Dobrogea, qui fut, cependant, une voie fréquentée et un littoral favorable à la navigation, sans parler de cette incomparable région de pêcheries qui est le Delta, il n'y a plus rien qui rappelle même la vie urbaine de jadis, après que le château a disparu, ce château que le Bulgare n'a pas essayé de refaire à son propre avantage. On voit bien—et la nomenclature géographique le prouve encore—que le Slave y manque aussi bien que le Touranien. Il n'y a que l'ancien habitant, ni Slave, ni Bulgare, qui persévère et, s'il est seulement pêcheur ou pâtre, sa présence n'a pas besoin même d'être constatée par la nomenclature, car la logique des situations économiques y suffirait toute seule.

Après le départ des Varègues, l'Empire byzantin organisa, d'après les anciennes normes, mais surtout d'après les besoins de l'heure présente, cette province récupérée. Il y eut sous le rapport religieux un Métropolitain qui résidait à Silistrie, devenue, par le besoin de dominer aussi la rive gauche du Danube, une vraie Capitale; sous le rapport politique et militaire, qui se confondaient dans la Rome d'Orient, il y eut un stratège de ce nouveau thème bulgare, mais

aussi un „commandant des villes de l'Ister“. Cela signifie, sans doute, un chef de la Dobrogea. Il disposait d'une flotte danubienne, qui pouvait compter jusqu'à cent embarcations.

Mais ce serait se tromper complètement si on admettait que cette administration byzantine était bien assurée et disposait de tous les moyens du pays. Et ajoutons aussitôt que, *si l'Empire, avec ses cadres et son hiérarchie, n'était pas capable d'exercer une autorité réelle et de tirer toutes les ressources de la province, l'État d'imitation imparfaite, de contrefaçon grossière des Bulgares avait dû l'être d'autant moins.*

On voit bien quelle était l'instabilité qui se perpétuait dans ces régions par l'aventure des Pétschénègues, maîtres depuis longtemps de la rive gauche du Danube, avant leur catastrophe définitive. Kégen, un des chefs de horde, se lève contre le Khan Tyrach et le contraint à se réfugier dans ces marais danubiens qui avaient déjà servi d'habitation aux Bulgares primitifs. Mais il ne jouit que très peu de temps du fruit de sa victoire ; ce fut bientôt son tour de chercher un refuge dans ces marécages danubiens, et enfin il dut céder devant la concentration de toutes les forces de la nation

et faire, en passant sur la terre d'Empire, ce qu'avaient fait trois cents ans auparavant les guerriers d'Asparouch, le lendemain d'une défaite. Il s'abrita dans les grandes îles que forme le Danube à l'Est de Silistrie et, par conséquent, aussi dans la Dobrogea voisine. Et les siens étaient peut-être plus nombreux que les Bulgares de jadis, car la chronique byzantine contemporaine n'en compte pas moins de 20.000.

Comme pour les envahisseurs du septième siècle, Byzance accorda à ses hôtes la qualité de „fédérés“ et leur distribua même des champs nourriciers, fixant trois forteresses pour la défense du territoire occupé, forteresses qu'on doit chercher du côté du delta danubien, parce qu'elles devaient fermer l'entrée du thème impérial aux guerriers du Khan, qui était décidé à poursuivre son rival pour le détruire.

Lorsque la horde se présenta pour demander que les rebelles soient arrêtés dans leurs incursions ou livrés à leur maître légitime, il fallut livrer un combat. Comme Kégen était allé recevoir le baptême à Constantinople, ce furent les commandants impériaux qui conduisirent la résistance. Le manque de vivres, les maladies facilitèrent leur œuvre. Tyrach lui-même accepta la même condition que son ennemi, et ses bar-

bares furent distribués entre les colonies du côté de Sofia et les plantations d'Asie Mineure. On sait qu'une rébellion contre ces dispositions amena la destruction, plus tard, de cette peuplade presque entière*.

L'empereur eut-il dorénavant à sa disposition ces territoires sis entre Silistrie et le Delta? Les témoignages des chroniques nous montrent bien ce qu'il en était. Des chefs pétschénègues avait survécu au châtiement de la nation. Mais à côté de ces étrangers, encore païens et condamnés aussi à une disparition prochaine, comme tous les barbares qui persévéraient dans leur ancienne foi, il y avait aussi une organisation de la population indigène sur la base de ses anciennes traditions. Elle avait existé, sans doute, de siècle en siècle, mais il fallut que l'attention fût sollicitée dans cette direction par les nouveaux événements qui s'y passèrent au XI-e siècle, pour qu'on ait des renseignements circonstanciés sur les vicissitudes de cette modeste vie de province. Lorsqu'une expédition contre les Pétschénègues amena sur le Danube inférieur cet empereur soldat qui fut le premier des Comnène,

* Cédrene, pp. 412—413, 465—466, 483, 514—515, 582 et suiv.

Isaac, puis son successeur, Alexis, ils trouvèrent—dans des centres, dont le nom, grec, de *komopolis* correspond à celui de *dava* des Daces et aux noms romains de *vicus* et de *pagus* pour les établissements ruraux de l'ancien Empire de langue latine,— des „seigneurs“, des „*ekkritai*“, comme ceux du Pinde roumaina, qui sont indépendants, disposant de tout un territoire dont il est impossible de fixer la carte. Si un certain Tatos, ayant des parents à ces côtés, était maître de Silistrie, il avait dans la région qui s'étendait jusqu'à la Mer, dans les environs de la grande cité épiscopale — dont il sera question plus tard — de Vitzina, près des embouchures du Danube, des voisins tout aussi bien enracinés que lui : Chalis *, Sestlav, Solomon, Satzas. L'empereur les attaqua; il contraignit Tatos à quitter, comme l'avait fait déjà Sviatoslav le Russe, sa forteresse pour se réfugier sur cette rive gauche du fleuve où les Coumans avaient déjà remplacé les Pétschénègues en déroute. Mais ces nouveaux maîtres barbares du Danube, ces Turcs de la dernière poussée, furent assez forts pour infliger aux Impériaux une grande défaite, qui fut décisive **,

* Le texte d'Anne Comnène paraît faire de ce nom un surnom de Tatos, ce qui est inadmissible.

** Anne Comnène, I, pp. 166, 279—280, 323 et suiv.

car les luttes contre les Coumans furent livrées désormais dans l'Ouest, du côté de Vidin. Il fallut attendre Manuel Comnène, au milieu du XII-e siècle, pour avoir, en relation avec une alliance conclue avec les princes de la Russie occidentale, des combats dans les grandes forêts au-delà du Danube, dans ce Téliorman, „Ténouorman“ pour les Byzantins, dont les derniers restes se retrouvent aujourd'hui, d'un côté dans la Dobrogea méridionale et de l'autre dans la Valachie, près de l'embouchure de l'Olt*.

Les noms des chefs auxquels avait eu affaire Alexis Comnène ne sont pas exclusivement slaves, à l'exception de celui de Sestlav ou Seslav; on sait cependant, même en ce qui concerne ce dernier, que cette nomenclature slave avait été acceptée au moyen âge par tous les peuples de la péninsule (les noms des princes roumains, de Valachie et de Moldavie, en sont bien la preuve). Solomon rappelle cette propension pour les noms bibliques qui est particulière jusqu'à l'époque moderne aux Roumains de la montagne. Chalis paraît être nommé selon la coutume pétschènégue (cf. le turc Chalil). Quant à Satza, Satscha, et surtout à Tatos, qui, débarrassé de la terminaison grecque,

* Cinnam, pp. 93—95.

apparaît comme un Tatul, ils se dessinent comme des Roumains.

Leur lignée ou leurs successeurs d'un autre sang auront gardé le pouvoir jusqu'à l'époque de brillante restauration de l'empereur Manuel, la Dobrogea en revenant ainsi à l'ancien régime de territoires autonomes que Rome même avait accepté des Daces. Si l'ordre romain dut réapparaître vers 1150, cette situation fut passagère. Car aussitôt après la mort du grand Comnène le désordre se mit dans les affaires de l'Empire, Constantinople étant déchirée par les combats entre les prétendants. Et, avant la fin de ce siècle d'expéditions épiques, une nouvelle puissance de rebelles victorieux, partant du Pinde, s'établit sur le Danube aussi, celle des Asénides valaques, qui s'étaient revêtus du costume des anciens Tzars de Bulgarie.

Après la destruction du premier Empire bulgare, une révolte contre le régime byzantin avait éclaté dans le Sud-Ouest de la péninsule balcanique, au milieu des races nouvelles qui étaient, d'un côté, les Albains et, de l'autre, ces pâtres roumains, „vlaques“, que leur manière de vivre même rendait plus propres que n'importe quelle autre catégorie nationale aux soulèvements

et aux raids de pillage qui les accompagnaient. Comme elle réussit et arriva même à créer un État d'antagonisme contre l'Empire légitime des Grecs, il fallut donner un nom à cette formation politique: celui de la Bulgarie, avec ses souvenirs de combats séculaires contre Byzance, s'imposa. Les moines, les lettrés de langue slave, qui avaient déjà formé leur nouvelle culture, de dérivation byzantine, dès le temps de Siméon, le Tzar, le prétendant à la couronne impériale de la Rome orientale, ne pouvaient pas se rallier à une autre tradition que celle de cet Empire de Preslav. Mais le centre du nouveau Tzarat resta Ochrida, et les combats contre les Impériaux eurent lieu dans les vallées de la Macédoine et de la Thessalie voisine.

Après la fin de ce „second Empire bulgare“, fondé et dominé par d'autres races, alors que les Bulgares eux-mêmes étaient complètement usés, il y eut encore dans ce voisinage de l'Adriatique quelques tentatives de le refaire. Elles n'aboutirent pas. Il fallut une nouvelle révolte, dont le caractère „vlaque“ est, cette fois, évident, celle des trois frères Pierre, Asan et Joannice, pour ériger contre Byzance grecque un État de concurrence, qui, cette fois aussi, s'inspira des traditions impériales bulgares, de la légitimité des Tzars de Preslav, plutôt

que de celle, douteuse, de leurs imitateurs à Ochrida, pour donner une forme politique au résultat d'une victoire inattendue. On choisit pour centre un nid de pâtres dans les Balcans, sur la place d'un ancien fouillis d'arbustes épineux, Trnovo, qui avait l'avantage de dominer les voies qui, du Nord, menaient vers Constantinople.

En ce qui concerne la future Dobrogea, elle n'a aucune importance dans la vie, deux fois séculaire, de ce Tzarat qui a pour buts principaux d'arriver à cette Capitale de l'Orient romain, par Andrinople, ou, au moins, d'atteindre, par la Macédoine et la Thessalie, Salonique. Les incursions des guerriers vlaques arrivent bien, dans la première phase, encore mal consolidée, du mouvement révolutionnaire, à Anchiale et à Constantia, l'ancienne Tomis, refaite par Constantin-le-Grand*. Mais toute cette région ne peut lui être que d'une valeur tout à fait insignifiante. Elle sert seulement aux relations, continues, avec ces vaillants cavaliers cumans, maîtres de la steppe, dont les escadrons jouent un rôle capital dans les combats que Joannice livre aux Grecs byzantins, aussi bien qu'à ces Latins qui avaient réussi à

* Choniates, I, pp. 568—569, 706.

s'emparer de Constantinople. Même sous ce Jean Asen, le puissant „empereur“ dont la domination s'étend de l'Adriatique au Pont-Euxin, il n'est question d'aucun mouvement dirigé vers le Nord-Est, mouvement qui, du reste, aurait été absolument sans but. Pas une seule trace dans la Dobrogea entière d'une nouvelle domination bulgare.

A qui appartient donc ce territoire pendant ces deux siècles de l'État des Assénides ? D'abord, sans doute, à des chefs indigènes, successeurs des Tatos et de Seslav, *qui dépendaient plutôt du Khan couman au-delà du Danube que du Tzar bulgare de Trnovo*. Ils suivaient ainsi la tradition lointaine des rois scythes de l'antiquité. Ces seigneurs, à l'existence aussi obscure que celle de ces Kanités et Charaspès dont l'existence même est connue seulement par les monnaies qu'ils firent frapper à Tomis, étaient les maîtres des vagues territoires de l'intérieur. On ne voit pas le dignitaire bulgare qui aurait imposé son autorité au-dessus de celle des chefs de la vie locale. Mais il y avait une autre autorité que rien n'était venu détruire et qui était, si on tient compte de la qualité de tous les conquérants barbares dont l'essor atteignit ces contrées, indestructible.

Sous Manuel Comnène encore on voit la flotte byzantine de la Mer Noire collaborer aux expéditions que le grand empereur entreprend contre les barbares au Nord du Danube ; Léon Batatzès, un des commandants des armées impériales opérant dans ces régions, était parti des villes du Pont qui appartenaient encore au „basileus“ comme dominateur de la Mer. A la même époque, Andronic Comnène cherche, après sa catastrophe, un refuge dans une „Chélé“ par laquelle on pouvait arriver chez les „Taurscythes“, les Russes de Halitsch, et qui ne serait donc pas celle de la Bithynie, mais bien la Kellia-Lykostomo sise dans une île du bras danubien de même nom. Ce château était employé aussi pour y interner des condamnés politiques, et il est dit expressément qu'il se trouvait du côté de la Scythie coumane *. A l'embouchure du Dniester, l'ancien château de Maurokastron paraît avoir continué à abriter une garnison byzantine.

Si on regarde du côté de l'organisation religieuse, de l'hierarchie, ces conclusions en seront renforcées. On a d'abord sur tout le littoral de la Mer Noire, à Varna, à Gé-

* Notre *Chilia și Cetatea Albă*, p. 32 et suiv. ; *Notes d'un historien*, pp. 40-41. Cf. Cinname, p. 260 Choniates, pp. 171, 401-405.

rania-Dichpoadak, à Écréné, Kavarna, à Kellia et même à Silistrie la possession du Patriarche de Constantinople, qui conserve les revenus de ces forteresses, à travers l'existence de ce troisième Empire bulgare, jusqu'au commencement du XV-e siècle *. Et dès le commencement du XIV-e on rencontre des évêques de Vitzina **, près des embouchures du Danube (et non à Măcin), Luc et ses successeurs, qui disposent, évidemment, non seulement de cette rive droite du fleuve près du Delta, mais aussi de la rive gauche d'en face, en y comprenant la Valachie orientale. On a affaire, donc, à un évêché grec, de rivalité, de concurrence, érigé contre ce Siège métropolitain de Silistrie qui était maintenant dans la possession des Tzars bulgares. L'évêque de Vitzina a des relations directes avec son empereur de Byzance qui reprend en 1261 son ancienne Capitale légitime et il dépend sous le rapport religieux du Patriarche seul.

Quiconque se rend compte de l'importance des formes et des liens de l'hierarchie au moyen âge saisira l'importance de ce fait. Mais il y a, aussi dans un autre ordre, des faits qui viennent le corroborer. Si, à la fin

* Miklosich et Müller, *Acta Patriarchatus*, I, pp. 75, 528; Hurmuzaki, XIV, p. 1.

** Pachymère, II, pp. 268 et suiv., 307 et suiv., 377.

du XIII^e siècle, un Myltzès, Bulgare, gendre de Jean Asan, devient seigneur de Mésembrie et d'Anchiale, il dépend de l'empereur, dont son fils avait épousé la fille; après sa mort ces villes maritimes reviennent à la couronne byzantine *. Si, plus tard, ces villes sont réunies momentanément au Tzarat, c'est seulement comme dot de la princesse grecque qui épouse Constantin Tych. Si, enfin, au XIV^e siècle, on rencontre à Kavarna un chef, un „seigneur“ (c'est le sens de l'„archon“ byzantin), Balica, dont le nom est roumain, il fonctionnait, sans doute, comme vassal de l'Empire de Constantinople, à une époque où Kalliakra et même Mésembrie, Émona, Kozéakon étaient des places byzantines.

Et c'est comme officier byzantin, comme parent de l'empereur grec, dont le fils avait épousé sa fille, comme dignitaire de l'Empire en sa qualité de „despote“ — titre accordé aux seuls parents du *basileus* — que Dobrotitsch fut, vers 1350, le maître de ce littoral auquel il transmet pour toujours son nom.

Nous faisons suivre le résumé de ces lignes

* *Notes d'un historien*, pp. 38—39. d'après Pachymère, II, pp. 210—211, 343, 349 et suiv. Cf. Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 323.

dans lesquelles, à une autre occasion, nous esquissons sa carrière, d'après les sources grecques et vénitiennes contemporaines.

Dobrotitsch est d'abord simple capitaine à gages, dans la compagnie de son frère Théodore, de Balica, „seigneur de Cavarna“ („Karbona“), dans le diocèse de Varna, réuni quelque temps à celui de Mésembrie et d'Anchiale et formant ensemble une province ecclésiastique du Patriarche de Constantinople. En 1346 leur maître les envoie, avec „mille soldats d'élite“, au secours de la régente Anne, mère du Paléologue Jean V, contre lequel s'était levé son ancien tuteur, Jean VI Cantacuzène. Cela montre que Balica ne possédait pas seulement ce château mais bien une large partie de ce fief, de cet apanage que les empereurs de Constantinople confiaient à leurs alliés et parents qu'ils ornaient du titre de despote.

Ayant réussi dans leur mission de soumettre à l'Impératrice les villes rebelles du littoral, Dobrotitsch reçoit comme récompense la main de la fille de ce puissant Apokaukos, qui décidait toujours dans les conseils de la régente; il est nommé en même temps généralissime de l'armée impériale. Mais il échoue, avec ses cavaliers, devant Sélymbrie dont il ne connaissait pas les environs..

Théodore retourne à Kavarna, mais son frère conserve pour soi-même les places qu'il avait conquises, Midia entre autres. Il ne veut pas les céder même après la réconciliation des deux empereurs; Cantacuzène le traite en chef de brigands et l'attaque, sans pouvoir cependant le détruire. Il cède Midia seule et garde le reste, comme fief de l'Empire. On le voit, au mois de juin 1357, dans la possession des châteaux de Kozéakon et d'Émona, près de Mésembrie : il les avait soumis au siège métropolitain de Varna, car il venait de fixer à Kalliakra, dans les environs de cette ville, cette Capitale que Balica avait tout près, à Kavarna.

Peu après, Dobrotitsch paraît s'être allié au vieux Tzar de Trnovo contre les Byzantins pour leur arracher toute la ligne du littoral. Alexandre se saisit de Provato, d'Émona, de Mésembrie et d'Anchiale même, mais garde pour soi-même sa conquête. Pour punir le despote, Amédée de Savoie, que Jean Paléologue avait appelé à son secours, assiégea Varna elle-même. En tout cas, on le voit à cette date de 1366 négocier avec le prince italien à Kalliakra. L'Empereur byzantin, arrêté par le nouveau Tzar bulgare, Sichmane, avait choisi cette place pour s'y embarquer et revenir

à Constantinople. Le comte Amédée avait repris aux Bulgares les villes perdues de l'ancien fief de la Mer Noire.

Lorsque la guerre éclata entre l'empereur Jean V, soutenu par les Vénitiens, et son fils aîné, révolté avec l'appui des Génois, ces derniers, qui voulaient avoir le monopole du blé de la Mer Noire, se saisirent de Licostomo-Kellia, possession de Dobrotitsch, qui apparaît aussi dans le comptes de la croisade de 1366 comme „castrum Aquile“. La guerre continuait en 1375 - 1376, et le seigneur du littoral espérait pouvoir établir à Trébizonde Michel, fils de Jean V, auquel il avait marié sa fille. Il soutint plus tard, d'entente avec l'empereur, son parent, ce Jean Muazzo, officier vénitien, qui refusa d'évacuer Ténédos parce qu'il se réservait d'y introduire les Byzantins. Le conflit avec Gênes durait encore en 1383 *.

Dobrotitsch était entré déjà en guerre avec une autre puissance, qui, de Constantinople même, tendait à la domination des bouches du Danube. En 1204, lorsque les

* Les sources sont, outre les documents vénitiens publiés à la suite du mémoire roumain cité, Cantacuzène, II, p. 184 et suiv., les *Acta Patriarchatus* de Miklosich et Müller, I, p. 367 et suiv.; Bollati di Saint-Pierre, *Spedizione in Oriente di Amadeo VI*, Turin, 1901; nos *Notes et Extraits*, I, pp. 9, 10.

Latins s'étaient établis dans la Capitale de l'Orient byzantin ils n'avaient trouvé que les restes misérables de cette flotte impériale qui était jadis maîtresse des eaux de la Mer Noire et de tout le littoral, exerçant une influence plus ou moins profonde sur toute vie politique qui subsistait dans l'intérieur de terres. Les empereurs de Trébizonde, des pauvres prétendants toujours à court d'argent, n'étaient pas capable de renouveler cette puissance maritime dont le passé avait été si glorieux. Il ne faut pas même parler de ces empereurs de Nicée, destinés cependant à chasser de Constantinople les usurpateurs, car ils n'arrivaient que par des intermédiaires à la côte.

Les vaisseaux de Venise avaient remplacé ceux de l'Empire, et, lorsque les Paléologue firent leur entrée dans l'ancienne Capitale, débarrassée des Francs, ils avaient dû s'appuyer en ce qui concerne la flotte sur les Génois, rivaux naturels des Vénitiens. Par le traité de Nymphaion, ils leur avaient déjà abandonné, et sans conditions, les droits impériaux dans la Mer Noire, et, après la victoire, les nouveaux maîtres italiens eurent leur propre Capitale byzantine, en face de celle du „basileus“ restitué à Péra. Des colonies florissantes surgirent sur cette côte septentrionale du Pont Euxin, qui avait

servi de littoral aux anciens Goths et aux Khazars, dont les noms ont été conservés dans ceux de Gothie et de „Gazarie“ donnés à l'époque génoise même au *hinterland*, à la Crimée actuelle, et où, pendant la courte durée de l'„Empire latin“, les Tatars étaient devenus les maîtres incontestés. Il s'agissait maintenant de les gagner par des actes de vassalité, des sommes de rachat et des présents périodiques, tout en exploitant leur décadence visible et rapide. Car le moment était venu de les remplacer de l'embonchure du Phasis caucasien à celle du Dniéper, où végétait la Tana vénitienne, et au „liman“ du Dniester, où les douaniers tatars recueillaient encore vers 1350 les droits de passage pour le Khan.

Il y eut donc, par une nécessité inhérente à la situation créée en 1261, des Génois à Maurokastron, devenu un Moncastro, puis dans cette cité insulaire, appelée maintenant Kellia, à laquelle ces colonisateurs de plus récente date restituèrent son ancien nom hellénique de Lykostomon: Licostomo. Ils étaient parvenus à briser la puissance passagère de ce „prince Démètre“ (*princeps Demetrius*), peut-être un Tatar converti au christianisme, mais plutôt un Timour, au vieux nom païen, qui est mentionné encore en 1368 dans un pri-

vilège de commerce du roi de Hongrie, comme ayant des possessions vers les embouchures du Danube *. Dans la province voisine, ils rencontrèrent cependant Dobrotitsch, qui venait de consolider sa situation par le rôle qu'il avait joué tout récemment dans les querelles entre l'empereur Jean V et ce fils rebelle, Andronic, soutenu par Gênes.

Les documents génois mentionnent pendant cette guerre de Ténédos ou de Chioggia aussi le conflit avec Dobrotitsch, la „guerre Dobordize“. Il paraît que le „despote“ ne réussit pas à y mettre fin. Il le laissa en héritage à son fils et successeur Ivanco.

Celui-ci n'hérita pas de la totalité des possessions de son père, car Sichmane, le Tzar de Trnovo, qui avait déjà Silistrie, où Dobrotitsch n'avait pas commandé non plus, était maître de Varna, ainsi qu'on le constate en 1366, et aussi d'une partie de littoral au-dessus de ce port principal.

Et l'Empire ne le reconnaissait pas, comme il l'avait fait pour son père, car il n'était pas „despote“. Ces droits avaient cessé de par ce seul fait.

* Zimmermann - Werner - Müller, *Urkundenbuch*, II, p. 315, No. 917; Hurmuzaki, XIV, à cette date.

Il avait cependant une troupe de guerriers autour de lui et il détenait même quelque point du littoral. C'est pourquoi les Génois de Péra trouvèrent qu'il est utile de s'entendre avec ce „dominus“, ce simple seigneur auquel on ne voulait pas accorder d'autre titre. Les représentants d'Ivanco furent deux personnages dont aucun ne porte un nom bulgare : Costa, un Grec, et „Iholpanus“, donc—selon l'orthographe génoise—Ciolpan, un Roumain. La convention du 24 mai 1387 concerne tous les sujets de ce petit potentat, „Grecs“, en première ligne—ce sont indubitablement les ancêtres des Gagaouzes—, „Bulgares ou autres, quels qu'ils soient“ *. Elle regarde seulement les droits du consul de Kellia, qui apparaît, ainsi que c'était, du reste, la règle dans l'expansion coloniale des Génois, comme le chef même de la ville où il résidait.

A ce moment les Roumains de Valachie apparaissent comme maîtres du pays.

On a discuté sur l'année où fut donné ce privilège de Mircea, Voévode valaque, qui, outre ses titres transylvains, porte aussi celui de „seigneur des deux rives du Da-

* *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque du Roi*, XI, pp. 65—71.

nube jusqu'à la grande Mer et dominateur de la cité de Silistrie". Mais, en tout cas, sa première prise de possession doit être antérieure à cette date, d'environ 1388—1389, où, après que les Valaques eussent occupé, en passant le Danube, ces châteaux et ces cités, les Turcs d'Yakchibeg, fils du célèbre Timourtach, se saisirent de l'ancienne forteresse romaine et byzantine. En 1389-90, après la bataille de Kossovo et la mort du Sultan Mourad, les Valaques y revinrent pour en être chassés de nouveau, en 1391—1392, le nouveau chef des Ottomans, Baïéziid, pouvant même passer à loisir le Danube, en 1394, pour se venger de cette usurpation. Ce ne fut qu'avant la bataille de Nicopolis, lorsque les croisés étaient maîtres de toute la ligne du Danube, que Mircea réapparut devant Silistrie ; les Turcs reprennent possession cependant de la citadelle en 1397. En 1399 le prince roumain avait de nouveau les deux rives du fleuve. Peu après, la bataille d'Angora, la défaite de Baïéziid, emmené en captivité par son vainqueur, Timour-lenk, permit à Mircea de devenir l'arbitre entre les fils du Sultan et de contribuer essentiellement à l'établissement de Mousa comme seigneur d'Europe ; pendant tout le règne de son ami il sera possesseur de ces villes—de Nicopolis aussi—comme feudataire

du Sultan, et il les nommera donc dans ses privilèges: „cités turques“. En 1413 la victoire du seigneur d'Asie, Mohammed, frère de Mousa, mit fin, non seulement à cette domination au-delà du Danube, mais aussi à la possession des villes de la rive droite même, Giurgiu, Severin, par les Roumains *.

*La possession de Silistrie dépendait des relations avec les Turcs, car Sichmare leur avait abandonné son pays, complètement soumis en 1393, celle de la Dobrogea, de l'héritage de Dobrotitsch (Dobroudsch-ili, province de Dobroudsch * pour les Turcs) n'avait, au contraire, affaire qu'avec les Byzantins. Le basileus seul avait le droit de créer des despotes, et seulement parmi ses propres parents, de sang ou par alliance; et il ne pouvait leur concéder que des terres d'Empire. Ivanco n'avait aucune attache avec les Paléologue; Byzance l'avait ignoré. Mais Mircea était le fils d'une princesse dont le nom de Kallinikia montre l'origine. Comme le despote de Serbie, comme celui de Lesbos, l'Italien Gattilusio, il fut agrégé personnellement à la famille impériale, et comme prince à ce complexe d'États que les derniers Pa-*

* D'après les chroniques turques, Nachri, en première ligne; traduction latine par Leunclavius, allemande, par Nöldeke, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XV, ou traduction hongroise par Thury („Török Történétirök“).

léologue, nourris de glorieux souvenirs, cherchaient à refaire sous leur autorité, au moment où ils faisaient de l'évêque de Vitzina, — un Grec, qu'on trouve une fois à la tête de colons „alains“, c'est-à-dire valaques —, le premier Métropolitite de Valachie. Ce dernier fait était arrivé, du reste, dès 1359, et on se demande si dès lors déjà Vitzina, l'ancienne Capitale, au onzième siècle, de la Dobrogea, n'était pas déjà soumise à cette principauté valaque, à laquelle elle était, en tout cas, si intimement liée.

En 1390, dans son traité avec la Pologne, Mircea prend le titre de „despote des pays (terrarum) de Dobrotitsch“, avant de mentionner qu'il est „seigneur“ seulement (dominus) de Drstr-Silistrie. En 1391 c'est ce dernier titre qui l'emporte. En 1392 il est question seulement d'une domination qui s'étend „des montagnes aux frontières tatars“, première tentative de confondre ses possessions dans une seule domination*. Après 1406 Byzance, vaincue et humiliée, désormais inutile, est mise de côté, et les places de la Dobrogea rentrent parmi les „cités turques“. Mohammed I-er ira, du reste,

* *Notes d'un historien*, pp. 42-43 (les diplômes se trouvent dans Hurmuzaki et aussi dans le *Sbornik* de Sofia). En 1396 Licostomo était valaque.

dans son œuvre de restitution, jusqu'à Yéni-Salé.

Si on rencontre l'ancien titre de Mircea, avec la mention de Silistrie et des „deux rives du Danube, jusqu'à la grande Mer“, mais sans celle du despotat de Dobrotitsch, dans un document de Michel, fils, co-régent et successeur de Mircea, il ne faut y voir — car le document est, du reste, authentique—, que la réapparition sans signification réelle et actuelle d'une ancienne formule de chancellerie.

Cependant Kellia, devenue pour les Roumains Chilia, était restée dans la possession du prince de Valachie. Il y eut même bientôt, en face, sur la rive gauche, une autre Chilia, moldave. Elle finit par dépasser et engloutir l'autre. Confiées d'abord à la garde des soldats du grand défenseur de la chrétienté orientale, Jean Hunyady, contre les Turcs, elles furent arrachés, par une attaque combinée du Sultan Baïézid II et du Khan des Tatars, en 1484.

CHAPITRE III

Les Turcs dans la Dobrogea

La fondation de la Nouvelle Chilia sur le rivage s'explique par *l'établissement de la domination turque dans la Dobrogea*.

Déjà, Mohammed I-er avait construit des forteresses, de caractère évidemment barbare, comme celle dont on voit les ruines à l'Est de Babadag. Ce Sultan fut aussi le grand colonisateur qui chercha à donner un caractère turc tant soit peu visible aux provinces de son Empire. Il commença par les contrées de frontière et ses paysans asiatiques, ses *yourouks* (pâtres) anatoliens, ses bourgeois de Caramanie se rencontrent surtout dans les vallées de la Macédoine et le long de cette côte de la Mer Noire, qui avait été pendant si longtemps grecque, sous l'ancien aspect hellénique aussi bien que sous l'aspect nouveau byzantin. Constantia garda son ancien caractère, et on la

retrouve dans les portulans vénitiens aussi bien que dans la description de Wavrin, d'après des informations recueillies en 1445, sous ce nom romain un peu assaisonné à l'italienne. Mangalia aussi, sous laquelle il faut reconnaître Kallatis, garde un nom qui appartient au vocabulaire grec de la décadence, s'il signifie, avec un radical ture cependant, les dépôts de *mangal*, de charbon.

Pour le reste, il y a eu d'abord des villages au nom ture autour des forteresses : Eski-et Yéni-Sarai („résidence ancienne“ et „nouvelle“), Hissarlyk („petite forteresse“) auprès de Hârşova, l'ancienne Carsum, qui garda néanmoins son nom slavo-roumain (féminin slave de Hârsu, nom connu dans l'histoire de l'Empire des Assénides, en grec : Chrysès), Almali, Dervent, Boudschak (ces deux derniers représentant des accidents de terrain) autour de Silistrie. D'autres localités de fondation nouvelle marquent la grande route ottomane qui, suivant les traces, jamais oubliées, de celle que les Roumains avaient construite, menait de l'ancienne Abrittus, devenue Abtat-Kalessi (on se souvenait donc de l'ancienne Kalé, Kalessi des antécédents de glorieuse mémoire), vers les gués du Danube inférieur : on le voit bien par ce fait que le nom désigne souvent l'occupation des habitants et qu'on a donc les

villages des azapes (Azaplar), des kavaks (Kavaklar), des kéréschis ou routiers (Kéréschi), des odadschis, janissaires, des „nabants“ (réchaux ferrants), des arabadschis, etc. etc. (cf. Sofoular, Mourfatlar, Oroslar, Keuseler, Ischikraktchi). Près de Constantia il y eut un village des Anatoliens (Anadolkeui) et une *machala*, un faubourg des Lazes de Trébizonde (Lazmachaleh), jadis aussi un Lazkeui, „village des Lazes“; le village de Karamankeui (Caramancea), tout près des embouchures, mérite aussi d'être signalé. D'autres, mentionnant des fontaines (Imam-Tschechmé, „fontaine de l'imam“, du prêtre) Akbounar, („le puit blanc“), des vallées (Kaïlidéré), des hauteurs (Bechtépé), ainsi que quelques mentions de *kychlas*, places où on hivernait les troupeaux et les bestiaux, semblent indiquer la présence de pâtres asiatiques comme ceux de Macédoine, alors que les localités dont le nom se termine en keui („village“; Cernavoda était jadis Bogas-keui et Ostrov Ada-keui) montreraient des établissements ruraux soumis à un spahi.

Le fait qu'un certain nombre des éléments de cette nomenclature contient la désignation des lacs, „gueuls“ (Tékirgueul, Morougueul, Sarigueul), nous ferait admettre que des pêcheurs mahométans avaient pris possession de ces eaux si abondantes en poisson. Trouvant

la bouche de St. Georges, ils en traduisirent le nom dans: Katerlez.

Mais la nomenclature du Delta entier resta slavo-roumaine; le Dunavăt, le „Petit-Danube“, qui figure dans les portulans comme le „Dunavici“, se conserve jusqu'aujourd'hui; Prislava n'a pas non plus changé de nom; Soulina rappelle en turc les anciennes Salines, que les auteurs de cartes géographiques italiennes n'oublent jamais de mentionner et qui figurent encore dans les chroniques vénitienes du XV-e siècle. Si Tulcea (Toultché) paraît venir d'un radical turc *toul* (comme Kassimtsché, Casimcea, de Kassim, nom de personne), nous hésiterions à voir dans Isacce l'apanage d'un Isak parmi les conquérants, et nous penserions plutôt au Saktcha du XI-e siècle, qui avait sa seigneurie près de cette importante Vitzina, disparue aujourd'hui. L'étymologie de Măcin ne peut pas être établie.

Mais tout le long du Danube il y a une série de noms roumains: Văcăreni (habitants de Văcari, centre de vachers), Bisericuța („la petite église“), Greci („les Grecs“), Sârbi (les Serbes ou Bulgares), Lipoveni (Lipovans) Taița, et Iglîța (*iglița* signifie aussi le fer à crocheter), Turcoaia (très ancienne forme féminine de: Turc), Peceneaga („la Pétschénègue“), Drăgaica (nom d'une fête po-

pulaire), Țiganca (la Bohémienne), Calica (la Mendiante), Satu-Nou („Nouveau-Village“), Valea Hogii („la Vallée du khodscha), Groapa Ciobanului („la Fosse du pâtre“), Dăieni („originaires de Daia, district de Vlașca), Stelnicari (stelnița, punaise), Tichilești, Asănești, Baltagești * (suffixe *-ești*, caractéristique pour les villages roumains de colonisation, rappelant le nom de l'ancêtre fondateur), Aliman, qui contient aussi le souvenir du pâtre mocan qui l'a fondé, Seimenii - Mari („les Grands - Séïmens“, troupe turque du XVII-e siècle), Merleanu, Perjoaia (noms roumains de personne), Cetatea Pătulului („forteresse de la plate-forme“) Oltina (des localités correspondantes en Valachie) et même un Vlach-Keui, au nom turc, „village des Valaques“, auquel correspond un Vlachlar, les Valaques, localité sise au Nord-Ouest de Varna elle-même. Les noms, très fréquents du côté de l'Olténie et de la Serbie, en *-ova* se retrouvent seulement à Hârșova, Rassoava et à Mulciova, dans le Sud, jadis aussi à Cucinrova.

Cela prête sans doute à une conclusion. Si ces localités de la rive droite du Danube

* On trouve une partie de ces villages sur la carte de l'état-major autrichien.

étaient de provenance plus récente, elles porteraient des noms en *-esti* ou *-eni*, habituels pour les nouvelles fondations. On a, au contraire, des noms contenant, comme *Turcoia* et *Peceneaga*, des notions anciennes ou des formes de langage tombées en désuétude ; on en a d'autres, comme ceux en *-ina* et *-ova*, qui appartiennent au plus ancien fonds d'établissements ruraux en terre roumaine, à une époque où il y avait encore l'ancienne population slave, et à celle où des noms qui n'ont plus de valeur dans le langage commun avaient un usage général. Il faut admettre donc nécessairement que, en dehors du rayon des forteresses, *les Turcs se frayèrent au milieu de la province un passage pour leurs armées et qu'ils y établirent des conationaux au caractère militaire, comme gardiens, rejetant vers le Danube, au-delà duquel se trouvaient les grandes masses de leur nation, les Roumains.*

Quant aux Bulgares, rien dans les sources, rien dans la logique de l'histoire, rien dans la nomenclature même, qui devait présenter au cas contraire des désinences comme *-antzi*, *-entzi*, *-itza*, *-atz*, sauf *Oblucita*, *Obloutschitza*, près d'Isacce, avec laquelle elle s'est confondue, ne vient signaler leur présence.

Pour les princes valaques du XV^e siè-

cle, qui possédaient encore Chilia, cette Dobrogea était devenue un territoire étranger à leurs préoccupations habituelles, ce qui était, du reste, bien naturel, du moment que la conquête turque leur avait ravi même les forteresses de la rive gauche, avec leurs gués de marchands et leurs bureaux de douane, d'un si important revenu pour le Trésor. Brăila seule parmi ces places, jadis riches au-dessus de toutes autres, était restée en leur pouvoir, et il durent la perdre aussi avant la moitié du XVI-e siècle.

Passer le Danube de ce côté aussi c'était pour eux piller et tuer en terre turque, sans aucune considération. Dan II le fit du côté de Silistrie ; son successeur Vlad Țepeș, l'„Empaleur“, non seulement sur la ligne du Danube bulgare, jusqu'à Oréchovo à l'Ouest, mais aussi dans la Dobrogea jusqu'à Oblucița, donc à Isacce, et aux embouchures du Danube. Et ces expéditions dévastatrices, dirigées contre les forteresses turques qui avaient causé à la Valachie de si grands malheurs se poursuivirent surtout à la fin du XVI-e siècle, lorsque les Roumains, les Cosaques, les Transylvains, les Serbes de Michelle-Brave qui paraissait personifier la révolte même de la chrétienté orientale contre l'Islam, se jetèrent sur ces anciens nids de pillards et, ne pouvant pas

les détruire, mirent au moins en flammes les bourgs qui les environnaient.

Les Turcs n'avaient pas osé défendre la Dobrogea ; Hârşova fût brûlée et, après des rencontres avec ces paysans roumains, les troupes de Radu Şerban purent avancer librement jusque dans les environs de Bazardschik, où s'étaient retirés les Turcs *. Ce fut, plus même qu'à l'époque de Michel, une vraie conquête de la province.

Mais ils prirent leurs mesures pour qu'une nouvelle invasion fût impossible. Les Tatars de la Dobrogea prirent part aussi à cette expédition de Skender-Pacha, en 1620, qui brisa en Moldavie la tentative de conquête des Polonais. Ils avaient déjà un chef permanent dans la personne de ce Pacha de la Dobrogea, des embouchures du Danube et de l'ancienne région d'aventures et de pillage tatars qui s'étendait du Dniester à l'embouchure du Dniéper et aux nids des Cosaques. Skender lui-même avait cette qualité, et jusqu'à l'époque des Keupreulis ce pachalic du Danube Inférieur, qui avait sa Capitale dans Silistrie puissamment fortifiée, garantit, contre les Tatars du Boudschac

* Hurmuzaki, IV, p. 272, No. 48; Spontoni, *Historia de la Transilvania*, p. 216 (Mémoires de Basta).

eux-mêmes, qui dès 1630 étaient, sous le mirza Cantémir, en état de révolte, la tranquillité dans ces parages.

La conséquence dut être une plus forte affirmation de l'élément turco-tatar dans la Dobrogea. C'est à cette époque que fut fondé le village des Séimens, en face même de la plaine valaque du Bărăgan, car la création de cette troupe appartient au grand Sultan conquérant Mourad IV, irrité contre l'ambition toujours inquiète des janissaires et des spahis, anciens défenseurs de l'Empire. La province devenait de plus en plus un simple camp fortifié, prêt à marcher à chaque moment contre les ennemis chrétiens ou contre les rebelles.

Les témoignages des voyageurs sont rares, mais ils ne manquent pas. Commencant par Paul Giorgio, propagandiste de croisade, Ragusan, écrivant à la fin du XVI-e siècle, il constate des chrétiens à Baltschic et Kavarina, absolument chrétiennes, à Mangalia, à Costanza — on conservait donc l'ancien nom —, puis des Turcs à Babadag, à Karassou, etc.*. Mais on ne trouve pas de ces mentions précises qui peuvent seules servir

* Makuscev, *Monumenta historica Slavorum meridionalium*, II (Glasnik de Belgrade, XV), p. 243.

à élucider des questions d'ethnographie, et en outre, l'écrivain, qui se vante d'avoir „connu pendant de longues années“ la Dobrogea, paraît avoir recueilli ses renseignements au hasard de ses rencontres avec des personnes qui connaissent plus ou moins la province. Thomas Alberti, marchand de Bologne, mentionne en 1612 Bazardschik comme „città dei Turchi“, ville appartenant aux Turcs; les villages suivants ont aussi des noms turcs: Saradscha (les „saradschas“ sont des gendarmes turcs), Bulbul („rossignol“), Karadschik („Carages“, Caracchici). On arrive ainsi à un second Dăieni à l'intérieur, „un très gros village, habité en plus grande partie par des Roumains („villa grandissima abitata la più parte da Valacchi) qu'il nomme Straja, „Straggia“ *. Aucune mention de Bulgares. Pour arriver à Măcin, le voyageur traverse encore deux villages turcs: Kavaktschi et „Sohaali“**.

Le diacre arabe Paul d'Alep, qui accompagna le Patriarche Macarius d'Antioche dans ses pèlerinages destinés à recueillir des aumônes, nommerait Télitza, il est vrai,

*) L'identification m'a été proposée par M. V. Bogrea.

**) *Viaggio a Constantinopoli di Tommaso Alberti*, pubblicato da Alberto Bacchi della Lega, Bologne, 1889, p. 21 et suiv. (cf. Kavaklar, au Sud).

„un village de chrétiens bulgares“, mais quiconque se rend compte de la situation, du voisinage et du passé de cette place, comprend que le texte syrien doit être : „chrétiens de Bulgarie“. Autrement il aurait fallu admettre que Măcin elle-même, en face de Brăila, toute roumaine de siècle en siècle, aurait eu „420 maisons de chrétiens bulgares“ *. Peu de temps après, un évêque catholique, *qui était lui-même un Bulgare*, Philippe Slanislavitsch, compte à Babadag 1.700 maisons turques; quant aux trois cents autres, avec environ 2.000 habitants, elles auraient appartenu aux „Bulgares, Grecs et Valaques schismatiques“ : il suffit d'y trouver la mention des Grecs, inexistantes de fait, sauf quelques marchands, pour se rendre compte du sens de ce passage. Du reste la population, si nombreuse alors, des Gagaouzes n'est pas mentionnée d'un seul mot **.

Cornelio Magni, autre voyageur italien, qui accompagna dans une expédition contre la Pologne le Sultan Mohammed IV, ne connaît dans la Dobrogea que des forteresses turques, des revenus dédiés aux fondations religieuses

* La traduction erronée est due à Belfour (*Travels of Macarius I*, p. 42). Les Bulgares d'Ismaïl (en 1650) doivent être, interprétés de la même façon.

** *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, XVIII, p. 264. Cf. A. P. Arbore, dans *l'Arhiva Dobrogei*, Bucarest, 1916, p. 25.

de l'Islam, des villages tatars, dont les habitants devaient le service religieux au Sultan*.

Le Palatin de Kulm, envoyé du roi de Pologne à la Porte, trouve, en 1677, à Isaccea deux mosquées et un château, et, quant à la nationalité des habitants, il ne distingue qu'imparfaitement des „Grecs, Arméniens, Bulgariens (*sic*), Juifs et Turcs“. A Babadag la population est mahométane. C'est là, dit-il, que commence de fait la Dobrogea: „il y a cent villages que les Tatars habitent; il y a cent cinquante boïars..., qu'ils appellent timari; ils y sont toujours quelques mille pour faire butin et prendre des esclaves“. Des villages tures (Mouftikichlassi, Imamchari, „Starwet“, Karassou, „Ouzoun-Alimari“, Kotalé, Fadschimousli“) se rencontrent seuls jusqu'à Bazardschik aux trois mosquées**.

Le hasard nous a conservé même la mention des circonstances dans lesquelles fut fondé un de ces villages, mention datant de 1603, au moment des incursions faites dans la Dobrogea par ce prince Radu Șerban, qui fut comme guerrier entreprenant et hardi le vrai successeur de Michel-le-Brave. Il passe le Danube, mais ne rencontre plus l'ancien

* *Quanto di più curioso, etc.*, Parme 1678, pp. 338 et suiv, 450 et suiv.

** Nos *Actes et fragments*, I, p. 93.

accueil amical de la part des chrétiens désireux d'un sort meilleur sous le sceptre d'un congénère ou d'un coreligionnaire au moins. C'est le représentant du servage, et on court plutôt aux armes pour se défendre contre sa conquête. La résistance est constatée pour le village de Dăieni — encore existant —, un vrai bourg, habité par des Roumains qui y étaient accourus pour y abriter leur liberté menacée. „Il n'y avait pas d'autres habitants sur la rive du Danube“, écrit le témoin oculaire, un Ragusan, „que dans le village qui s'appelle Dăieni, qu'on peut comparer à une vraie bonne ville, où se sont rassemblés des milliers de Roumains, avec leurs familles, fuyant la tyrannie des princes qui ont régné en Moldavie et en Valachie („non essendo altri abitatori sulla riva del Danubio sino che il vilagio che si chiama Daiani, che si può agualiare a una buona città, dove si sono raccolti molte migliare di Valachi, con le loro fameglie, fuggendo la tiranide delli principi pasati di Moldavia et Walachia“ *.

Et, pour le reste de la province, en dehors de la ligne du Danube, cet Alvisé Radibrati, cependant un Slave, ne trouve que des Turcs et, déjà, des Tatars, jusqu'à Bazar-dschik, „habitée en entier“ par ces Musul-

* *Studii și documente*, IV, p. 117.

mans („abitata tutta da Turchi e Tartari“).

Mais de ces excursions ces princes rapportaient, ainsi qu'il est dit expressément dans les sources, des milliers de chrétiens qui préféreraient vivre sous un maître de leur religion et, en même temps, dans les conditions d'une parfaite liberté sociale, car les pays roumains ne connaissaient pas encore — jusque vers 1570 - 1600 — le servage. Il faut bien admettre que la Dobrogea offrit un nombre au moins aussi grand de colons roumains que celui des colons bulgares offert par les anciennes provinces mésiques.

Bien que les pâtres mocans eussent continué à traverser la plaine et les vallées pendant l'hiver, il en résulta sans doute un dépeuplement, qui favorisa la prédominance ethnique des Turcs. On voit bien qu'un vide se produit dans cette région. Et, comme il fallait renforcer l'organisation de défense contre ces Voévodes tributaires qui avaient eu la hardiesse de secouer le joug, des Tatars de Crimée, mais surtout de ce Boudschac où ils avaient pénétré au cours même des guerres provoquées par la décision de Michel-le-Brave, furent établis dans la Dobrogea elle-même pour combler les lacunes.

* *Ibid.*

Mais déjà le paysan valaque avait perdu la terre, son héritage sacré, et il allait devenir bientôt la chose de son boïar. Michel lui-même confirma les normes de ce servage abhorré par l'ancien cultivateur libre qui avait été aussi le meilleur soldat du pays. Une forte émigration se dessina, et, comme la même transformation sociale se passait en Moldavie, il fallait passer de l'autre côté du Danube, où le spahi turc ne demandait que la dîme et où il y avait même des territoires sans aucune autorité supérieure et sans aucun droit antérieur.

CHAPITRE IV

Roumains et Bulgares dans le Dobrogea

Au commencement du XVIII-e siècle les Tatars de la Dobrogea étaient une simple population pacifique, en dépérissement visibles ; dans leurs habitations souterraines, en terre glaise non blanchie à la chaux, ils continuaient la vie des anciens Troglodytes et Pygmées, dont parlent les sources grecques. Silistrie elle-même, beaucoup plus petite que Roustschouk et peuplée de „Turcs, Grecs, Arméniens et Juifs * était complètement déchue et la résidence du Pacha-„serdar“ chef militaire de ce Danube inférieur, était maintenant à Babadag, dans la ville sacrée du vieux santon, „grande et belle“, ayant nombre de bonnes maisons ; ce haut dignitaire turc, assisté d'un lieutenant, d'un „Kéhaïa“, menait grand train et recevait solennellement les envoyés étrangers de passage **. Tulcea, Isaccea n'é-

* Récit de Bay et Papai dans le *Szazadok*, année 1873 traduction roumaine dans l'*Arhiva Dobrogei*, I, p. 90.

** La Mottraye. *Voyages*, II, pp, 9—10 ; traduction roumaine dans l'*Arhiva Dobrogei*, I, p. 93. Le renseignement date de l'année 1714.

faient que des châteaux turcs presque en ruines, entourés d'une population mélangée, de très faible importance. Les voyageurs mentionnent encore les villages „turcs“ de Karassou, d'Alibey-Keui, de Kodschalak. Kustendsché, dont on ne se rappelait plus l'ancien nom de „Constantia“, signifie, d'après le témoignage d'un archéologue français, bien peu, avec ses maisonnettes rustiques, sauf quelques demeures turques d'une meilleure prestance; la „ville ancienne“, Palaiochova des indigènes, Kallatis de jadis, n'offrait que des ruines et des „prêtres grecs“ pour en donner l'explication naïve*.

Quant aux habitants actuels, très peu nombreux, du village voisin, étaient des „Grecs“ en fait de religion, mais, comme nationalité, surtout des „Moldaves ou des Bulgares“,—les premiers donc, c'est-à-dire les Roumains, venant en première ligne**.

Ce procès de décadence ne fit que s'accroître. Si les Turcs fréquentaient cette route de la Dobrogea qui avait vu les dernières armées ottomanes victorieuses, celles d'Achmed Keupreuli en 1673 et celles de Moldovandschi—Ali en 1711, ce n'était que

* La Mottraye, ouvr. cité, II, pp. 9—10, 205—210.

** *Ibid.*

pour de brèves campagnes de défense. Après une longue ère de paix, en 1761—1762, un érudit ragusan, l'abbé Boscovich, se rendant par la Moldavie en Pologne, trouve des Turcs mêlés à quelques Bulgares vivant séparément à Karassou, à „Lefzé“, à Baltadschikeui et à Tachbouroun, localités d'une très faible importance, qui disparurent bientôt *. Dès 1769, les chrétiens, les „Moscovs“ exécrés, qui allaient nettoyer le Boudschac de sa population tatare, y vinrent les chercher.

Un an auparavant, un marchand de Vienne, qui venait organiser un commerce nouveau aux bouches du Danube, essayant d'établir un comptoir allemand à la Nouvelle-Kili, sa „Kilianova“ — que les Russes allaient occuper en 1771, — avait trouvé à Silistrie „des Turcs en plus grande partie“, mais une simple plèbe de décadence, „redoutée à cause de ses brigandages et de sa cruauté“, à Hârşova une petite ville entourant la citadelle, à Isacce le vieux chateau **.

Les écrivains bulgares modernes parlent d'un mouvement d'émigration vers le Nord,

* *Viaggio da Costantinopoli in Polonia*, Bassano 1784.

** *Reisen von Wien bis Kiliannova*, Leipzig 1773; traduction roumaine dans l'*Arhiva Dobrogei*, I, p. 100 et suiv.

vers ces colonies³³ que la Russie ouvrit au XVIII-e siècle pour leurs conationaux aussi bien que pour les Serbes et les Moldaves, au-delà du Dniéper, et ils fixent la date de 1752—1754 pour le premier transport qui amena des colons de cette nation au gouvernement*. Nous n'avons pas eu la possibilité d'un contrôle. Mais, s'il s'agit de groupes s'étant arrêtés dans leur passage pour coloniser la Dobrogea, aucun document contemporain ne vient les mentionner.

Il en sera autrement après cette entrée des Russes dans la Dobrogea, où ils séjournèrent pendant trois ans, jusqu'à cette célèbre paix de 1774, qui fut conclue même entre les frontières de la province, au village de *Keutschuk-Kainardschi*, un peu au Sud de *Silistrie*. Ils laissèrent derrière eux des contrées dont les habitants musulmans s'étaient dispersés en partie. D'autant plus que les Turcs eux-mêmes avaient organisé ces „habitants de la Dobrogea, un pays entre le Danube et le Mont Hémus“, au nombre de 40.000, d'après la source diplomatique que nous employons, pour former des troupes qui devaient chasser, à la fin de l'année 1769,

* Cf. Arbore, loc. cit. p. 27 (d'après Milétitsch et Skaloukowski).

les Russes des Principautés*. Une nouvelle colonisation s'imposait. Ceux qui y prirent part furent pour la première fois des Bulgares en plus grand nombre, car l'affaiblissement de l'autorité centrale amena bientôt sur toute la rive droite du Danube un état de perpétuelle incertitude, qui était particulièrement gênant pour les chrétiens. Fuyant ce dur régime des aïans usurpateurs établis dans les anciennes forteresses et les pillages périodiques des kirdschalis, les bandes de soldats licenciés qui exploitaient le pays pour vivre, ainsi que la tyrannie même de ces janissaires de la décadence, qui s'établissaient définitivement au beau milieu des villages chrétiens dont ils devenaient les notables (on nomme encore: tchorbadschis, „officiers de janissaires“, ces derniers), des Bulgares en groupes allèrent s'établir en Valachie, entre les Roumains — où ils forment la population dite des „grébentzi“ ou des „élitzis“ **, — ou dans ces villages déserts de la Dobrogea.

Un grand nombre de rapports diplomatiques français constatent cependant que, au

* Rapport du ministre prussien à Constantinople, 3 janvier 1770, dans nos *Actes et fragments*, II, p. 23.—En échange les Russes détruisirent la population turque entière; Kogálniceanu, *Letopisițe*, III, p. 268.

** M. Arbore a rassemblé ces témoignages dans son article cité, pp. 29-30,

cours de la guerre russo-turque de 1806 à 1812, des milliers de Bulgares furent transplantés officiellement par les généraux d'Alexandre I en Bessarabie, où la place des Tatars n'avait pas encore été comblée, et même sur la côte de la Mer, jusqu'à Odessa *. Il faut tenir compte, pour expliquer cette mesure, du fait que les deux Principautés avaient été formellement annexées, avec la connivence de Napoléon, par le Tzar et qu'on travaillait ainsi pour le repeuplement d'une région dont la possession paraissait déjà parfaitement assurée.

Lorsque la Bessarabie au moins entra, par le traité de 1812, dans la possession de la Russie, ce mouvement continua ; on cherchait dans la nouvelle patrie aussi ces privilèges de religion qu'il était inutile de demander aux Turcs. Il ne fallait plus la violence pour attirer sur la rive gauche des villages entiers ; on s'empressait de prendre de l'avance sur d'autres qui se préparaient à émigrer aussi. S'arrêter dans la Dobrogea appauvrie, dont les forteresses avaient été de nouveau occupées par les armées du Tzar, ç'aurait été ne pas avoir le sens de la situation. Car de nouvelles invasions pouvaient être attendues

* St. Romansky, *Carte ethnographique de la Nouvelle Dobrodja Roumaine* (extrait de la „Revue de l'Académie des sciences bulgare“, XI), Sofia 1915.

dans le duel déjà deux fois séculaire qui se poursuivait entre l'Empire slave d'Orient et la Byzance des Ottomans.

En effet les Russes revinrent en 1828. Cette fois la marche des armées eut lieu dans une grande mesure le long de la Mer Noire, donc à travers la Dobrogea, qui en fut fondamentalement dévastée. A la paix, il ne restait à Babadag que 500 maisons, 150 à Isacce et dans le vieux nid abandonné de Kustendsché à peine 68 *. On paraissait même poursuivre le but de faire de cette province voisine, qu'on ne comptait pas s'annexer, un désert. Il ne faut pas oublier que *bientôt après 1821 le Delta entier fut gagné, au bout d'habiles négociations, par la Russie.*

La répression turque, qui atteignit ces Bulgares dont les Russes avaient réveillé la conscience nationale—qu'on se rappelle les services que rendit l'historien Vénéline, officier dans l'armée d'opération, à leur cause par ses publications d'anciens documents en langue bulgare,—fut terrible. Le gouverneur de la rive droite du Danube, Mahmoud de Scutari, fut d'une inexorable dureté vengeresse. Une forte émigration commença aussitôt. Les habitants de Silistrie, parmi lesquels des Grecs et le Rou-

* Valsan, dans le „Bulletin de la société de géographie roumaine“, année 1912, p. 225.

main Stan Triful, demandaient au prince de Valachie, Alexandre Ghica, la permission de s'établir dans le bourg roumain d'en face, Călărași, dont ils croyaient pouvoir faire un port aussi important que Brăila *. En 1830, la Porte demanda au Patriarche de Constantinople lui-même d'envoyer son archidiacre avec un ferman d'amnistie à Trnovo pour empêcher le mouvement **.

Ceux parmi ces émigrés qui s'établirent en Valachie ne quittèrent jamais leurs nouvelles habitations. Quant à ceux, assez nombreux, qui avaient cherché un abri en Russie, et surtout dans cette Bessarabie où la nouvelle ville de Bolgrade, avec ses établissements scolaires, leur appartenait, ils ne tardèrent pas à trouver un peu lourd le poids d'une administration méticuleuse, à laquelle ils n'étaient pas habitués, mais surtout, le terme de leurs franchises totales étant expiré, ils ne voulaient pas se soumettre au service militaire. Peu à peu un assez grand nombre d'entre eux passa donc dans la Dobrogea, où le régime turc s'était sensiblement adouci. L'ethnographe bulgare Milé-titsch reconnaît aussi que „la plupart de ces émigrés s'établit dans la Bulgarie danu-

* Nos *Studii și documente*, XI, chapitre I.

** *Actes et fragments*, II, p. 730.

bienne * “. Et nous ajouterons, sur la foi des faits qui ont été fixés avec méthode, *c'est l'origine de presque tous les Bulgares habitant le district septentrional, de Tulcea. Quant à ceux du district de Constanța, ils sont pour la plupart des Turlacs, anciens pâtres de Kotel, fixés dans les villages comme agriculteurs, de la même manière que les Mocans roumains. Et c'est encore la science bulgare, représentée par M. Milétitsch et par M. J. Ev. Guéchoy, auteur d'une étude sur ces pâtres***, qui reconnaît ce fait, en ce qui concerne la région de Dobrotitsch-Bazardschik et la partie correspondante de la Dobrogea roumaine, fixant même qu'à peine un village sur dix n'a pas son contingent d'anciens bergers venus du Sud, plus récemment. „*Les Bulgares*“, écrivait en 1850, à un moment où aucune préoccupation politique ou nationale ne pouvait l'influencer, l'agronome roumain Jean Ionescu, „*sont venus dans la Dobrodja depuis une vingtaine d'années, abandonnant des terres ingrates pour celles, bien plus fertiles, qu'ils ont trouvées dans ce pays. Le nombre des familles bulgares*

* *Staroto bulgarsko*, p. 14 ; traduction roumaine par Apostol Culea, dans la „Dobrogea Nouă“ de Constanța.

** Dans la „Périoditschestvo Spisanié“, année 1890, pp. 311—312, Cf. Arbore, ouvr. cité, p. 36 et suiv.

(2.214) est presque égal à celui des Tatars (2.225)*. Et même pour le Sud de la province, pour le territoire annexé par la Roumanie en 1913, M. Milétitsch pouvait écrire ce qui suit: „De la vallée de la Provadia, en prenant la voie ferrée actuelle pour frontière, et de la Mer Noire, près du village d'Imrichor, jusqu'au Danube au Nord, je n'ai pu trouver un seul endroit à population bulgare indigène“ ** . Enfin pour la Dobrogea roumaine elle-même: „Croire qu'il y a dans la Dobrogea, à l'exception des villes, une population bulgare ancienne, c'est nous tromper nous-mêmes“ ***. Baltchik

* *Excursion agricole dans la plaine de la Dobrodja*, Constantinople 1850, p. 82.

** „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“, III, p. 234. Et M. Romansky lui-même écrit: „L'accroissement du nombre des Bulgares pendant les trente dernières années est dû principalement au fait que des Bulgares originaires d'autres contrées de la Bulgarie n'ont pas cessé de venir remplacer les Turcs qui émigraient. Si l'on considère que la migration la plus importante de ce genre a eu lieu avant 1881, à savoir immédiatement après la guerre de délivrance de 1877—78, lorsqu'une grande partie de la population turque avait émigré laissant la place à des nouveaux venus originaires de la Thrace turque (région d'Andrinople), de la portion de la Dobroudja cédée alors à la Roumanie et de la Bessarabie, il devient clair qu'avant la délivrance, dans cette région, comme en général dans toute la Bulgarie du Nord-Ouest, les Bulgares eussent été encore moins nombreux, tout en gardant leur supériorité numérique sur le littoral, aussi bien que le long du Danube“; *Carte ethnographique* déjà citée.

*** Ouvr. cité, p. 168; *Das Ostbulgarische*, p. 19,—les deux dans Arbore, loc. cit., p. 58 et note 1.

même était jadis, d'après M. Jireček, un bourg de Gagauzes, n'ayant „aucune maison bulgare“ *.

Mais il y avait aussi une autre population. Sans compter les agriculteurs roumains qui bordaient toute la rive droite du Danube, il y avait ces Mocans de Transylvanie dont les privilèges furent confirmés par tous les princes de Valachie du XVII-e et du XVIII-e siècle. La preuve de leur présence doit être cherchée aussi dans la riche moisson de chanis populaires ayant rapport à cette Dobrogea, alors que rien dans la ballade bulgare ne lui correspond. Il est question là-dedans de riches „latins“, c'est-à-dire Ragusans, habitant dans les villes, de „Serbes délicats de Tulcea“, de Turcs de Baba (Babadagh), de réiz qui abordent sur le rivage, de brigands qui viennent de Brăila, de pâtres „saïdschis“, d'habitants roumains de Chilia-Kili, du „seigneur Constantin de Măcin“ (semblable aux anciens maîtres des châteaux près de Vicina au XI-e siècle) et même de Voévodes, comme Iancu (quelque souvenir du vieil Ivanco ?), auxquels on demande de passer à l'islamisme et qui réussissent à tromper le Sultan, l'„Empereur“ lui-même, à le

* Fürstentum Bulgarien, p. 143.

„roumaniser“ en fourrant des pourceaux, honnis par l'islam, dans le sac qui avait contenu les pièces d'or du prix convenu de leur conversion. Les „aïans de Kustendsché“ avoisinent les „boïars de la Dobrogea“ *. Des esclaves traversent les villes turques.

D'autres chants, pour les grandes fêtes de l'année, contiennent la mention de Brăila et de ces localités de la Dobrogea qui étaient donc liées indissolublement au refrain populaire. Il y a même, pour affirmer d'une manière encore plus claire le caractère local de ces vers, des coutumes spéciales, comme le *kharadsch*, des étoffes orientales, comme la camelotte de crin de chameau, le costume même qu'affectionne la plupart des habitants et des scènes comme celle des Turcs qui enlèvent les jeunes filles chrétiennes qu'on ne pouvait recueillir ailleurs. Car il faut tenir compte de ce fait que dans cette Dobrogea seule les Roumains ont pu avoir un contact si intime et si étendu avec ce monde turc dont ils étaient seuls parmi les chrétiens

* Il y a même des „marchandises appartenant aux aïans et aux seigneurs“ (*mărfuri aenești și domnești*) ; Théodore T. Burada, *O călătorie în Dobrogea*; Jassy 1880, p. 127 ; et *ibid.*, p. 125 : „moutons des aïans“ et de „l'Empereur“. Il est question aussi de bechlis, comme surnom satyrique (p. 128).

complètement distincts par les conditions même de leur vie politique.

Non seulement cette population était d'origine roumaine, mais elle était encore, de même que l'autre population chrétienne entière, sous l'influence d'une hiérarchie religieuse qui fonctionnait sur la rive gauche, à Brăila. Et quiconque connaît tant soit peu l'Orient peut apprécier l'importance de ces relations, qui donnaient aux prêtres leur éducation, aux églises leurs livres d'office, à la population des normes littéraires. Il suffit de rappeler que, si les pays roumains eurent au moyen âge le slavon comme langue liturgique et même comme langue de l'État, ils le doivent à ce fait que les évêques et les Métropolitains bulgares et serbes de la rive droite avaient sous leur autorité les régions valaques d'en face.

Dès l'établissement de leur domination sur les gués du Danube les Turcs pensèrent à les isoler sous le rapport religieux aussi des pays dont ils avaient été détachés. Brăila, annexée peu avant la moitié du XVI-e siècle, devint la résidence du Métropolitain dont le titre était le nom grec ancien de cette ville: Proïlavon, Proïlave. Dès la fin de ce siècle — nous nous le rappelons bien — on trouve un de ces chefs ecclésiastiques des raïas. La conquête passagère de Michel-le-Brave et de

ses alliés moldaves chercha à lui opposer l'évêché de Huși, qui fut réduit bientôt à quelques districts de la Moldavie et à certaines parties du Boudschac colonisé par les Tatars.

En 1644 celui qui avait, par la grâce de son patron, le prince de Moldavie, Basile Lupu, ce Siège important était le grand théologien constantinopolitain Méléce le Syrigue.

L'autorité de ce Métropolitte s'étendait sur Silistrie aussi, qui n'eut pas pendant quelque temps de chef religieux des chrétiens dans le voisinage du puissant Pachabeglerbeg. Cependant, lorsque ce Pacha élut pour résidence Babadag, ainsi que nous l'avons dit, un des clercs courtisans du riche Voévode valaque Constantin Brâncoveanu, le médecin Jean Comnène, devint Hiérothée Métropolitte de Dristra (Silistrie). Mais la ville était extrêmement appauvrie et au pouvoir des janissaires, dont devait se garer en fuyant ce prélat lui-même, ainsi qu'il en fait le récit dans ses lettres, qui nous ont été conservées.

Il fallut revenir donc, dès la mort de Hiérothée, à Brâila, où on retrouve le Métropolitte Joannice en 1716. Un de ses successeurs, Callinique, originaire des régions occidentales de la Péninsule balcanique, arriva à être en 1743 Patriarche de Constantinople. Entre 1765 et 1771 il y avait à

Brăila l'évêque Daniel,—sous lequel le diocèse fut partagé par les Russes entre les évêques voisins—, auquel succédèrent Joaquin et Cyrille.

En 1814 il y avait encore un Métropolitain résidant dans cette ville, un autre Calinique*. Mais dès 1821—1822 le prélat qui portait le titre de Dristra et Proïlave habitait à Silistrie, dont l'importance s'était accrue, entre autres par la nomination comme chef des armées turques victorieuses dans les Principautés, contre la révolte des Grecs, du Pacha de cette ville. Ce fut cet Anthyme, „homme énergique et savant“, qui accueillit en 1822, avant le passage du Danube, les nouveaux princes indigènes que la Porte venait de nommer pour la Valachie et la Moldavie**. En 1829, du reste, à la paix d'Andrinople, la Turquie perdit les forteresses de la rive gauche.

Jusqu'alors l'autorité du Métropolitain qui pendant plus de trois siècles habita Brăila s'étendait, comme celle du Pacha qui lui correspondait, sur la Dobrogea entière***.

* Nous avons résumé nos recherches sur ce point dans *l'Istoria Bisericii*, II, pp. 174, 227.

** Journal de leur voyage, dans Kogălniceanu, *Letopisișe*, 2-e édition, p. 447.

*** Sur „toutes les places occupées par les Turcs, autant sur les bords du Danube, que dans l'intérieur de la Bessarabie, ainsi qu'au-delà même du Dniester“.

Il est donc bien naturel qu'on trouve dans les églises plus anciennes de Măcin, Azaclău, etc., où nous avons fait des recherches dans ce sens, des livres, qui sont souvent donnés à une époque plus récente, par des pieux pères roumains, — venant des typographies ecclésiastiques de la Valachie voisine.

Les circonstances nous ont fait retarder malheureusement la publication de l'important manuscrit que nous avons découvert à cet Azaclău, en face de Galați. Il nous fait voir les efforts que se donnait un clerc, n'ayant suivi les cours d'aucune école pour écrire avant 1860 la langue roumaine, et, par les noms, soigneusement notés, des habitants des divers villages de la Dobrogea auxquels il avait demandé des secours pour construire une nouvelle église, il nous introduit dans la vie de chaque communauté chrétienne, de sorte qu'il nous fait voir le caractère décidément roumain de nombreuses localités qu'on avait attribuées, par suite d'un examen superficiel, aux Bulgares.

Et, en même temps que ces relations religieuses qui orientaient la Dobrogea vers la rive gauche du Danube, les conditions de la vie économique travaillaient dans le même sens, faisant de cette province une simple dépendance de la Valachie. En effet,

les ports de la Mer Noire avaient depuis longtemps cessé de fonctionner : quelques misérables vaisseaux faisaient seuls le service de cabotage. On ne tirait plus de l'héritage de Dobrotitsch des grains pour l'alimentation de Constantinople, tous les besoins de la Capitale sous ce rapport étant satisfaits par le blé roumain qu'on chargeait à Galatz et à Brăila. Il ne peut pas être question d'un commerce avec les centres, retombés dans la barbarie, de la Bessarabie méridionale. Le principal produit d'exportation, qui était la laine, ne pouvait donc trouver d'autres débouchés que celui de la Valachie.

On trouve, en effet, à l'embouchure de l'Ialomița, en face de Hârșova, un ancien „marché de laines“, Târgul-de-Floci. Il existait, ayant deux églises au moins et des maisons en brique, à la fin du XVII-e siècle encore, et nous y avons retrouvé des pierres tombales d'une belle exécution, dont l'une, en marbre, rappelle un riche marchand grec. La ville déchet au siècle suivant, peut-être au profit de Silistrie, dont la Métropole était entretenue par les dons du Trésor valaque. Mais le caractère des Moccans pâtres, leurs étroites relations économiques, non pas avec la lointaine Transylvanie, dont ils étaient originaires, mais avec cette Valachie même, d'où venaient leurs com-

pagnons roumains dans la Dobrogea, n'en furent pas changées. Une des églises de l'ancien petit centre de bergers Valenii-de-Munte rappelle dans son inscription le nom de ce logothète Philippe que son oraison funèbre, qui a été conservée, présente comme le patron perpétuel de ces pâtres errants jusque dans les vallées de la Dobrogea pendant les premières années du XIX-e siècle.

CHAPITRE V

La Dobrogea depuis la guerre de Crimée

— *Dernières considérations* —

La guerre de Crimée amena dans la Dobrogea un corps d'expédition, commandé par Canrobert lui-même, qui fut arrêté dans les environs de Kustendsché, par les ravages du choléra. Mais cette tentative, qui n'aboutit pas, amena dans cette région, en dehors des officiers, qui ne nous ont laissé que leurs bulletins, des ingénieurs, des écrivains, auxquels nous devons des renseignements précieux sur la population même de cette province.

Camille Allard, qui commença par publier une partie de ses notes dans l'„Illustration“*, pour les réunir plus tard en volume**, men-

* No. du 1-er mars 1856.

** *Souvenirs d'Orient: La Dobroudjscha*, Paris 1859; *Souvenirs d'Orient: la Bulgarie Orientale*, Paris 1864.

tionne pour le „moudirat“ de Kustendsché dix-neuf villages turcs, neuf tatars et cinq roumains, se bornant à parler vaguement, à un autre endroit, de „villages bulgares“. Il s'agit de Kara-Nassouf, de Kassap-Keui et de Tschamourli, alors que Rasova, Yéni-Keui et Cernavoda, Keutschuk-Séimen et Beuïuk-Seïmen sont exclusivement roumains et Ostrov a une population bulgaro-roumaine. Sur la rive du Danube il y a des pâtres tatars et des Roumains, alors que „la population bulgare est peu nombreuse“. A Babadag il y a les Turcs, à Tulcea les faubourgs appartiennent aux Bulgares et aux Russes, mais il y aussi des Roumains, de Moldavie aussi bien que de Valachie; le commerce appartient aux Juifs polonais, aux Grecs et aux Arméniens.

Il a vu ces Roumains, non seulement chez eux, mais aussi comme tâcherons „laborieux“, employés pour la construction des chaussées, et, lorsqu'il décrira les distractions de ce monde bigarré qui était sous ses ordres, il commencera par leurs danses nationales pour arriver à l'ivresse habituelle des autres et même du „stupide Bulgare“ et aux préoccupations permanentes de gain du Grec, de l'Arménien et du Juif, puis à l'indifférence imperturbable des Turco-Tatars. Le costume antique du Roumain à la „physionomie in-

téressante“ attire particulièrement son attention à Rasova, où la population de pêcheurs, soumise à un *tschorbadschi*, est toute roumaine, et on trouve la remarque qu' elle est ici, comme partout, pleine de cette intelligence qui la caractérise à un si haut degré“. Et Allard ajoute à cet éloge la constatation suivante, qui s'est imposée à tout voyageur qui a rencontré sur son passage la race des Roumains: „Il faut qu'il y ait en elle une force de ressort bien remarquable pour qu'elle ait pu résister à cette vie de crainte et de misère qui lui est départie depuis si longtemps“. L'ingénieur français, qui avait comme collègue roumain le topographe Aninoșeanu, considère avec sympathie les visages „presque celtiques“ de ses hôtes rustiques, si accueillants, de la „prévenance la plus empressée“; il suit leurs danses, semblables aux „bourrées“ de France, qui lui rappellent les villages de la patrie lointaine.

Près du clocher de l'église orthodoxe, le drapeau français protégeait les chaumières roumaines, et leurs habitants, auxquels une fête champêtre fut offerte à l'occasion de la prise de Sébastopol, se demandaient avec inquiétude quel sera leur sort après le départ de ces étrangers bienfaisants qui voulaient faire une vraie ville de leur pauvre séjour rural. Du côté de Kustendsché, les mêmes

travailleurs „pacifiques, doux et indolents“, affaiblis par la misère, mais gardant „la pureté du type italien“, et les yeux mélancoliques des femmes qui tissent dans leur chaudière d'après des traditions séculaires.

Cette population s'étend à l'Ouest au-dessus de Cernavoda, jusqu'aux deux villages de Seimeni. A Hârşova il y a des Cosaques-Lipovans, pêcheurs, qui occupent le rivage jusqu'à Măcin, ayant en face de nouvelles colonies tatares, comme celle de Médschidié, — sur la place de l'ancienne Carassou, détruite en 1829 *, — nommée d'après le Sultan Abdoul-Medschid (cf. Mahmoudieh d'après Mahmoud, près de la bouche danubienne de St. Georges). Mais des Mocans de Transylvanie traversaient ces contrées, et ils s'étaient établis même dans le village bulgare de Tschélébi-Keui. Ils s'occupent aussi de l'élevage, même celui des porcs. La guerre, qui avait épargné les pêcheurs, parmi lesquels il y a aussi des Bulgares (sans indiquer le territoire de leur établissement, mais Oltina apparaît comme village bulgare) a cependant mis de graves empêchements aux éternels voyageurs de la transhumance ancestrale. Une bourgeoisie roumaine se re-

* Les chroniques moldaves la mentionnent sous le nom de Carasuia.

trouve aussi à Silistrie même, où Allard admire le beau costume, caractéristique, des femmes.

En résumé, et pour employer les propres paroles du voyageur, *il n'y a des Bulgares que du côté de Mangalia et dans quelques villages de l'intérieur entre Kustendsché et Tulcea* *. Mais, observation très importante, comme les Roumains sont vus par les Turcs de mauvais œil, ils font semblant d'être Bulgares et parlent de préférence le turc, sans pouvoir se cacher cependant à un œil plus exercé, car on les reconnaît à leur type italien.

D'après les constatations de Jean Ionescu, déjà cité, un observateur très réel et très attentif, il y avait 200 familles bulgares dans la „caza“ (sous-préfecture) de Tulcea, 92 dans celle de Măcin, 871 dans celle de Babadag, 26 dans celle de Kustendsché, 5 dans celle de Mangalia, alors qu'il y en avait du côté de Baltschik 482 et du côté de Bazardschik 538 **. Pour voir ce que pouvait signifier même à cette époque la statistique „nationale“ bulgare nous ferons observer qu'un calcul publié dans le *Tzari-gradski Véastnik* donne des chiffres presque doubles, pour chacune de ces circonscrip-

* Ouvrage dernièrement cité, p. 160.

** Cf. Arbore, ouvr. cité, p. 41.

tions. Et cependant le plus profond connaisseur des choses balcaniques, Lejean, écrivait, en tête de son „Ethnographie,“ que „la race bulgare n'a qu'une faible minorité dans la Dobroudja“*.

Le géologue Peters n'admettait, en 1865—1867, que 25.000 Bulgares pour la Dobrogea entière**, et ils étaient souvent établis dans des habitations qui n'étaient pas définitives, car il leur semblait préférable d'émigrer sans cesse, vers le Nord ou vers le Sud, selon les perspectives d'obtenir des champs pour leurs occupations agricoles.

* * *

La Roumanie, obtenant de l'Europe, en 1878, la Dobrogea septentrionale *comme prix de ses sacrifices dans la guerre russo-turque et en échange pour les trois districts de la Bessarabie méridionale qui retournèrent à la Russie*, trouva tout juste 3.446 familles bulgares dans le district de Tulcea (25.84 $\frac{0}{10}$ de la population totale) et dans celui de Constanța environ 8.000 (dont 5.000 dans le seul angle du côté de Silistrie, où une colonisation récente avait eu lieu aux dépens des Musulmans). Depuis lors ces chiffres se sont maintenus toujours: dans le

* Voy. *ibid.*, p. 43.

** *Ibid.*, p. 44.

district du Nord un peu plus de 12.000 âmes, un peu moins de 30.000 dans celui du Sud. Le professeur Ichircov le reconnaît lui-même, à l'occasion de son étude sur la „Dobrogea Roumaine“, publiée dans le volume II de la revue „Blgarski Prégled“, lorsqu'il dit cette vérité cruelle à ses compatriotes enclins aux exagérations : „Croire qu'il y a plus de 50.000 Bulgares dans la Dobrogea*, ainsi qu'on le fait souvent, signifie nous tromper d'une manière grossière“ **.

* Sur une population totale de plus de 300.000 âmes.

** Cf. *ibid.*, p. 49.

ÉPILOGUE

Beaucoup plus nombreux aujourd'hui, les Roumains ont pour eux le caractère autochtone en assez grande partie, qui a été démontré dans ces pages, et les souvenirs non interrompus du passé, qui, s'il a connu les invasions des autres, n'a jamais touché à la persistance opiniâtre qui est un des caractères distinctifs de la race. S'il y a eu une domination ici, elle n'était que la continuation de l'Empire dont les Roumains sont la création ethnique elle-même; les Génois, maîtres de Kilia et des bouches du Danube, venaient ici comme auxiliaires et clients des Paléologues, et leur successeur fut un prince roumain auquel Byzance avait passé, avec le titre de despote, la possession du littoral.

Il l'abandonna aux Turcs pour qu'après cinq cents ans son successeur la reprît à ces Turcs mêmes. C'est en quelques mots toute l'histoire de cette province, terre romaine d'Empire, sous le rapport politique, et, sous le rapport ethnographique, territoire danubien, entrant dans le rayon de l'expansion roumaine.

Et, enfin, si la nature a créé son sol, c'est l'intelligence et le travail des Roumains qui y ajoutèrent tout ce qu'on y trouvait hier encore, avant l'oeuvre de destruction des Bulgares „libérateurs“. Car voici ce qu'elle était au moment où la domination turque y finissait. „Lorsque j'ai voyagé dans l'intérieur de la Dobrogea“, écrit un visiteur de la province, „et surtout dans le district de Kustendsché, j'ai été profondément attristé en voyant les calamités et les dévastations dues à la dernière guerre : villes détruites, villages entièrement anéantis, à ce point qu'on pouvait reconnaître à peine que des hommes avaient habité sur cette place, car les pierres seules des cimetières sont là pour prouver au voyageur que des habitations humaines ont existé jadis

dans leur voisinage. La plupart des habitants sont réduits à l'extrême misère et tout leur manque, jusqu'à la nourriture quotidienne *.

Ceux qui réclament la Dobrogea aujourd'hui ne pourront opposer à la civilisation florissante qu'ils y ont rencontrée que les ruines qu'ils ont accumulées sur leur passage: nous sommes d'avis que ce dernier titre de possession ne vaut pas mieux que tous les autres.

* Burada, loc. cit, p. 4.

TABLE DES MATIÈRES

| | <u>Page</u> |
|---|-------------|
| <i>Chapitre I</i> Époque classique . . . | 3 |
| <i>Chapitre II</i> La Dobrogea au moyen-âge jusqu'à l'époque de Do- brotitsch | 10 |
| <i>Chapitre III</i> Les Turcs dans la Dobro- gea | 48 |
| <i>Chapitre IV</i> Roumains et Bulgares dans la Dobrogea | 63 |
| <i>Chapitre V</i> La Dobrogea depuis la guerre de Crimée | 81 |
